



Les dérives du capitalisme dans l'œil des frères **Dubois**
Page E 3



La harpe à nu du virtuose **Xavier de Maistre**
Page E 9

CULTURE

CAHIER E · LE DEVOIR · LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 NOVEMBRE 2013



Quotient empirique aborde la multiplicité de ces expériences croisées, d'hier à demain, toujours enracinées dans l'humain.

TIM FORBES

Victor Quijada, l'intelligence de l'expérience

Quotient empirique cueille le fruit mûr du break contemporain dont Montréal est devenue un « épicentre »

Au quotient intellectuel (QI) qui mesure l'intellect, le chorégraphe Victor Quijada oppose *Quotient empirique*, une œuvre qui fait la synthèse d'une dizaine d'années d'expérimentations passées à forger la signature du Rubberbandance Group, entre danses urbaines, contemporaine et classique.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Passé, présent et futur se confondent lorsque Victor Quijada parle de sa danse. Il évoque le tournant des années 1990, ballotté entre la danse moderne de Twila Tharp et le breakdance qui l'a vu grandir dans son Los Angeles natal. « Cette fenêtre [temporelle], ce clash entre ma vie professionnelle et underground m'habite et m'influence encore aujourd'hui », confie-t-il au *Devoir*.

Il se revoit aussi en 2002, aux premiers jours du Rubberbandance Group (RBDG), à tenter de jeter des ponts entre les danses urbaines, le monde plus classique des Grands Ballets canadiens qu'il venait de quitter et la danse contemporaine qui faisait vibrer Montréal, adoptée deux ans plus tôt. Fébrile devant tous ces langages qui l'habitaient et s'entrechoquaient, impatient de vivre leur big bang, de forger, à leur confluence, un style nouveau qui les cristalliserait tous.

Dix ans et plusieurs collaborations plus tard (avec le Hubbard Street Dance, le Pacific Northwest Ballet, le Scottish Dance Theatre), sa pièce *Quotient empirique* cueille le fruit mûr du break contemporain dont Montréal est entre-temps devenue un « épicentre », un peu grâce à lui. La nouvelle création a valeur d'anthologie pour le créateur mi-trentenaire.

« Quotient empirique, c'est l'addition de toutes mes expérimentations

avec la compagnie, confie-t-il. C'est une synthèse profonde et confiante de ce que j'ai accompli depuis 10 ans — pour RBDG, avec les Grands Ballets ou pour d'autres compagnies où j'ai créé des pièces. »

Quotient empirique aborde la multiplicité de ces expériences croisées, d'hier à demain, toujours enracinées dans l'humain. « Il y a tout un spectre d'expériences possibles dans les relations humaines, dit-il. On a tous déjà rejeté quelqu'un ou été rejeté par l'autre. Parfois on reçoit, parfois on donne. » Ces différents degrés de nos identités se retrouvent un peu en sous-texte dans l'entrelacement des gestes et des dynamiques de la pièce, qui explore aussi la tension entre l'instinct grégaire et solitaire des humains.

Déjà, dans *Slicing Static* en 2004, le langage hybride de RBDG s'imposait par la grâce étrange et syncopée de sa danse, qui repoussait les limites de toutes ses influences chorégraphiques. Restait alors au créateur à s'approprier l'espace théâtral qu'il avait si radicalement rejeté à sa sortie des Grands Ballets canadiens. *AV Input/Output* s'ouvrait alors à la vidéo et à une dramaturgie plus affirmée. *Gravity of Center* explorait les possibilités narratives de sa danse.

« J'étais prêt et intéressé à relever le défi d'utiliser des éléments scéniques, décors, costumes, vidéo... En 2002, c'était juste la danse. Le défi était : que puis-je faire de plus avec les mouve-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Quotient empirique, c'est l'addition de toutes ses expérimentations avec la compagnie Rubberbandance Group, résume le chorégraphe Victor Quijada.

ments qui viennent de la rue ? Est-ce que je peux changer comment on écoute la musique classique, est-ce que je peux l'utiliser avec le break ? Je voulais aussi casser le côté stérile et élitiste du contemporain ; parfois je travaillais avec des B-boys, parfois avec des danseurs plus classiques. »

Passé, présent, futur

Ce regard perspectif sur son propre travail est nouveau et émane d'un artiste arrivé à une certaine maturité, qui peut à la fois regarder derrière et devant. Peu importe si c'est l'âge, le fait d'être tout nouveau papa (d'où

l'absence remarquée d'Anne Plamondon, codirectrice de RBDG, mais partenaire de vie avant tout) ou sa conception d'un temps non linéaire qui lui donne cet accent de sagesse tranquille...

« On ne fait plus partie de la relève, maintenant je vois la relève aller, constate-t-il avec un brin de nostalgie qui déteint sur *Quotient empirique*. Et c'est très bien car, si le genre du break contemporain se développe, ça donne plus de validité à ce qu'on a construit depuis 2002. » Il s'étonne de voir le chemin parcouru, les ponts jetés de part et d'autre : la technique du

break est désormais enseignée au Département de danse de l'UQAM, des écoles (non professionnelles) s'y consacrent. Et il a croisé trois B-boys dans les rangs de l'École de danse contemporaine. Tout cela était impossible il y a 10 ans.

Dans *Quotient empirique*, pour la première fois, il se retire de la pièce comme danseur. « Avant, je n'étais pas prêt. Le style était en moi, pas encore chez les autres. Maintenant, je peux le transmettre aux autres et en garder l'essence. » Car entre-temps, il a développé

VOIR PAGE 4 : QUIJADA



Louis-Pierre Bougie

Un trait... Une œuvre
Gravures, dessins, peintures

23 octobre 2013 - 25 janvier 2014

1700 LA POSTE

1700, rue Notre-Dame Ouest
Montréal Québec H3J 1M3
1700laposte.com

Du mercredi au samedi, de 11 h à 17 h
Pour les visites de groupe : 438.384.1700
Entrée libre

CULTURE

Entre remparts et ponts-levis



ODILE TREMBLAY

Parfois, je parcours mes bibliothèques du regard, lisant les titres, les noms d'auteur qui éveillent des souvenirs, amours littéraires successives, en couches d'oignon. Plusieurs de ces livres m'avaient été recommandés par des libraires avant un départ en voyage — je lis les auteurs des pays visités — ou parce qu'ils m'avaient fait la réclame d'un ouvrage avec passion, en général ravie après coup d'avoir succombé.

Ainsi Roger Chénier de la petite librairie L'Écume des jours rue Saint-Viateur, mon état-major avant le déménagement plus à l'ouest. Sans lui, aurais-je connu des chefs-d'œuvre comme *Le Llano en flammes* du Mexicain Juan Rulfo ou *Me ré-signer au monde* du poète mau-



YVES RENAUD

Falstaff, présenté à l'Opéra de Montréal, doit être vu pour la grâce même du spectacle.

dit polonais Edward Stachura — dont le cinéaste Bernard Emond allait témoigner dans un film — et de tant d'autres merveilles littéraires transmises par ce passeur?

Ces petites librairies là, à

l'instar du marché du livre au complet, n'en finissent plus de trembler sur leurs assises: sous les coups du support numérique, des ventes en ligne, des grandes surfaces à la Costco qui veulent les ouvrages ve-

dettes en même temps que les libraires. Plus question de se plier à l'habituel délai de carence, en laissant les primeurs aux librairies quelques semaines, histoire de leur permettre de respirer. Michel Tremblay, avec son dernier roman *Les clefs du Paradis*, et l'éditeur Leméac, en représailles contre Costco qui cassait les règles, ont perdu une commande de 6000 exemplaires. On leur dit bravo pour s'être tenus debout.

Car c'est tout l'esprit de «l'exception culturelle» qui se retrouve en cause, fameux concept dont la France tire fièrement le cordon. Ce bon vieil Hexagone parvient encore à faire reculer les tenants de la mondialisation tous azimuts à travers les accords de libre-échange internationaux, comme au sein de l'Union européenne, en évacuant la culture des négociations. Trop conscient de l'importance de veiller sur une culture nationale et sur un éventail d'œuvres internationales fragiles.

De l'air du temps aux tentacules des multinationales, tout leur rentre dedans. Ça prend des remparts.

Mais que fait le Québec? L'instauration d'une politique du prix unique des livres, ou d'un écart maximum de 10%, se traîne les pieds, malgré la levée des pancartes. Dans les pays sans réglementation en la matière, un petit groupe de joueurs, alléchés seulement par l'appât de *best-sellers*, domine le jeu au mépris de la diversité, en rouleau compresseur de la concurrence. Pourtant, c'est bien pour dire, ceux qui réglementent voient les prix des volumes baisser à la longue, et non l'inverse. Que du bon!

Soit! le marché du livre est en mutation. Des garde-fous peuvent sembler dérisoires aux esprits défaitistes. Sauf que baisser les bras, à l'heure où la lecture est si peu encouragée, c'est lancer une pelle-tée de terre de plus sur son âme et sa multiplicité. Là où tout est question de messages, de ferveur à insuffler. Qu'est-ce que notre gouvernement, terrifié à l'idée de paraître élitiste, veut léguer aux générations montantes? Des poignées de *best-sellers* livrés sans guide?

L'art fait si peur ici!

Hélas! aussi, les Québécois ont souvent l'impression que les arts dits nobles et savants ne sont pas pour eux, vers de terre indignes de contempler les étoiles. Surtout quand bien des injures enfoncent ce clou-là.

— Écartez-vous, manants, de nos nobles plates-bandes!

Ils nuisent à la littérature un peu poussée, à la peinture, à la musique classique, à l'opéra, ces clivages. Sur ce fossé béant, mieux vaudrait ériger des ponts-levis, histoire d'élargir à la fois l'esprit des gens et les goussets des commerçants culturels.

Tenez, en fin de semaine, je suis allée à l'Opéra de Mont-

réal voir le *Falstaff* de Verdi qui m'a fait rigoler à mort. Charmant, bon enfant, bien chanté (surtout par notre Marie-Nicole Lemieux nationale), bien monté, et, ce qui n'est pas toujours le cas, fort bien joué. Ajoutez des décors stylisés, un rythme d'enfer. L'ovation.

Ceux qui ne mettent jamais les pieds à l'opéra devraient se jeter aux pieds de cet adorable *Falstaff*. Non pour écouter, la main sur le cœur, quelques arias célèbres à se ressourcir plus tard en vers d'oreille — il n'y en a guère —, mais pour la grâce du spectacle.

Falstaff, gros patapouf épique, manipulateur, soiffard, libidineux, sans foi ni loi, est une créature de Shakespeare. Le grand Will l'avait mis au monde (avec modèles à l'appui) dans *Henry IV 1 et 2*, en «chum de brosse» du futur roi, qui allait le renier en coiffant la couronne. La reine Elisabeth du temps aurait réclamé au dramaturge de ressusciter Falstaff, adoré pour ses nombreux défauts.

Dans *Les joyeuses commères de Windsor* — dont Verdi et le librettiste Boïto se sont surtout inspirés —, notre homme reprit du service, en vieux farceur dupé par les femmes qu'il croyait séduire. Arroser arrosé.

L'autre soir, je me suis demandé quel Shakespeare contemporain oserait créer pareil personnage? Quel Verdi d'aujourd'hui pourrait le servir en musique? M'est d'avis que les personnes en surpoids, on ne dit plus ni gros, ni obèses, protesteraient contre l'injure faite à tous les surdimensionnés du monde, qui en prennent ici plein la panse. Sauf qu'après le spectacle, on reconnaissait dans le métro à leur mine réjouie les heureux élus qui sortaient de *Falstaff*. On appelait aussi de tous nos vœux le règne de l'art pour tous. Ça se partage, ces plaisirs-là.

otremblay@ledevoir.com

Clôture de l'Amour



CLÔTURE DE L'AMOUR

Du 11 novembre au 6 décembre 2013
Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Pascal Rambert Mise en scène Christian Vézina Avec Christian Bégin et Maude Guérin Concepteurs Florence Cornet, Michel F. Côté, Francis Hamel, Roxanne Henry et Marc Sénécal

Émotions brutes. Places limitées. Réservez votre siège.



Amours romanesques
L'Adieu aux armes
d'Ernest Hemingway
18 novembre 2013

Un rendez-vous avec James Hyndman pour les passionnés de littérature.

Partenaire

Bell

Les Ré-AUDITIONS

25 novembre 2013 à 19h30

Événement-bénéfice unique où des acteurs chevronnés refont les auditions qu'ils ont présentées à leur sortie de l'école. Avec, entre autres, Ève Landry, Marie-Chantal Perron, Maxim Gaudette et Guylaine Tremblay.

Partenaire

Desjardins

Billetterie 514 845-7277 quatous.com

Ta douleur

11 au 14 décembre 2013

Une chorégraphie percutante de Brigitte Haentjens qui explore la géographie accidentée de la douleur.

Unknown body

22 au 31 janvier 2014

La sublime chorégraphe et danseuse Jocelyne Montpetit plonge dans les profondeurs d'un corps inconnu.

Testament

10 au 30 mars 2014

Le faux vrai testament fragmenté et brutal de Vickie Gendreau, où se déchainent les folles pulsions de l'existence.

Besbouss

Autopsie d'un révolté

22 avril au 17 mai 2014

Stéphane Brulotte et Dominic Champagne nous transportent en Tunisie, dans la révolte des hommes épris de liberté.

Partenaire de saison



LE DEVOIR



30^e
SAISON
À QUÉBEC

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

SAISON 2013-2014

Deux œuvres de Haydn encore jamais interprétées par l'orchestre et le chœur avec quatre magnifiques solistes.

LA CHAPELLE DE QUÉBEC CHANTE HAYDN

Samedi 16 novembre à 19h30
Maison symphonique de Montréal

Bernard Labadie, chef / Hélène Guilmette, soprano
Julie Boulianne, mezzo-soprano / Frédéric Antoun, ténor
Tyler Duncan, baryton / avec La Chapelle de Québec

- Te Deum, Hob. XXIIIc: 2
- Symphonie n°85 en si bémol majeur « La Reine »
- Messe en si bémol majeur, Hob. XXII: 12 Theresienmesse

ABONNEZ-VOUS! 20% DE RÉDUCTION

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

Hydro Québec La Capitale Groupe financier LE DEVOIR

VIOLONSDUROY.COM

PALAIS M()NTCALM
maison de la musique
418 641-6040 / 1 877 641-6040

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE › THÉÂTRE

Les frères Dubois partagés entre l'être et l'avoir

Patrice et Frédéric mettent tous les deux en scène les dérives du capitalisme, le premier dans *Les champs pétrolifères*, le second dans *Viande à chien*

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

À première vue, les spectacles que les frères Dubois présentent ces jours-ci dans la métropole pourraient sembler aux antipodes. Patrice met en scène *Les champs pétrolifères*, la première pièce de Guillaume Lagarde, un auteur autodidacte dans la trentaine, alors que Frédéric Dubois revisite, avec *Viande à chien*, le roman *Un homme et son péché* écrit par Claude-Henri Grignon en 1933. Or les deux créations ont en commun d'exposer certains des plus sombres effets du capitalisme.

Une famille et ses péchés

Guillaume Lagarde a consacré dix ans à l'écriture des *Champs pétrolifères*, sa première pièce. Patrice Dubois a accompagné l'auteur pendant quelque temps avant que le jury du prix Gratien-Gélinas ne lui accorde une mention spéciale en 2012. « Guillaume a envoyé son texte au PAP après avoir vu *Le ventriloque à l'Assomption*, explique le metteur en scène. *À la première lecture, j'ai été saisi, immédiatement accroché. Bien sûr, on m'avait déjà raconté l'histoire d'une famille de banlieue sur le bord de l'implosion, mais jamais de cette manière-là, jamais en employant cette structure-là, jamais dans ces mots-là!* »

Selon le metteur en scène, l'écriture de Lagarde est truffée de références à Robbe-Grillet, à Koltès ou à la mythologie grecque, mais elle est surtout singulière, en rupture avec les modes. « *À vrai dire, cette pièce se distingue de la plupart de celles que j'ai lues au cours des dernières années. Ce n'est pas la pièce de quelqu'un qui connaît le milieu théâtral, pas la pièce de quelqu'un qui sait ce qu'il faut écrire pour plaire.* »

Les limites du conformisme

Les champs pétrolifères mettent en scène une famille de banlieue dont le caractère exemplaire sera rudement mis à l'épreuve par l'arrivée de Blanche. Au contact de la jeune femme venue de la ville, punkette sur les bords, les obsessions de Barbara, de Bernard et de leur fils Bruno se feront plus dévorantes que jamais. « *Ce qui est fascinant, explique Patrice Dubois, c'est la volonté de cette famille nucléaire parfaite de se soumettre, de réprimer ses pulsions les plus viscérales pour pouvoir exister socialement. Tout ce qu'ils étouffent pour pouvoir exister au sein de cette famille, pour être pareils aux autres, pour se conformer, c'est terrible.* »

En réalité, estime le metteur en scène, nous sommes tous dans une posture comparable à celle des personnages de la pièce. « *On ne sait plus où et quand être soi-même. Les milieux, les modes et les mentalités changent tellement vite. Les générations qui ne se parlent pas, qui sont incapables de le faire, c'est le plus gros problème en ce moment. On retrouve ça dans les familles comme dans les entreprises, dans le secteur privé comme dans le secteur public. Les clivages sont énormes. C'est aussi un peu ce qu'on vit actuellement dans le milieu théâtral. Cette difficulté à communiquer entre générations ne nous aide en rien à dénouer cette délicate question des successions.* »

Le capitalisme ignore la beauté

Pour Frédéric Dubois, les parallèles entre le projet de son frère et le sien sont nombreux. « *Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'histoire d'un système qui en bouffe un autre. Le roman que je m'approprie est ni plus ni moins qu'un pamphlet anticapitaliste. Grignon a dit que, s'il avait été riche, il aurait écrit un livre d'amour, mais qu'étant pauvre il ne pouvait qu'écrire un livre qui donne une idée des dérives auxquelles*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les frères Patrice et Frédéric Dubois s'entendent pour dire que la plus belle chose que leurs parents leur ont transmise, c'est la curiosité.

« Les générations qui ne se parlent pas, qui sont incapables de le faire, c'est le plus gros problème en ce moment »

Le metteur en scène Patrice Dubois

expose l'argent. L'histoire de Séraphin, Donald et Alexis, c'est une fable où s'affrontent la vie et la mort, l'amour et l'appât du gain, l'émotion et le calcul. On voit à quel point le capitalisme

ne sait absolument pas quoi faire de la beauté. »

Le metteur en scène a fait le choix de transposer l'intrigue du roman de Grignon à notre époque. À Mont-Tremblay, la

« ville plastique » où se déroule l'action, Séraphin est un courtier immobilier prospère qui va commettre un faux pas. « *Le roman, écrit pendant la crise économique de 1933, est tellement prémonitoire. Dans son village, Séraphin incarne le capitalisme à lui seul. Il tient tout le monde par les couilles. Il va même jusqu'à commettre un délit d'initié en retirant des capitaux d'une mine dont il est seul à savoir qu'elle ne portera pas ses fruits.* »

Des vies gâchées

Les frères Dubois sont donc tous les deux investis en ce moment dans la création d'un

spectacle qui critique assez durement le capitalisme et surtout la manière dont le régime pervertit nos vies, les détourne de leur sens profond. « *Le capitalisme est lié à la pulsion de mort, explique Frédéric Dubois. C'est éminemment freudien. Épargner, spéculer, c'est penser qu'on va vivre éternellement, c'est vouloir appartenir aux dieux, c'est imaginer qu'on peut s'acheter l'immortalité. Et dire qu'on passe notre vie à se donner l'impression que tout cela est vrai.* »

LES CHAMPS PÉTROLIFÈRES

Texte : Guillaume Lagarde. Mise en scène : Patrice Dubois. Production du Théâtre PAP. À l'Espace Go du 19 novembre au 14 décembre.

VIANDE À CHIEN

Texte : Frédéric Dubois, Jonathan Gagnon et Alexis Martin (d'après *Un homme et son péché*). Mise en scène : Frédéric Dubois. Une coproduction du Nouveau Théâtre expérimental et du Théâtre des Fonds de tiroirs. À Espace libre du 19 novembre au 7 décembre et au théâtre Périscope du 14 janvier au 1^{er} février 2014.

Collaborateur
Le Devoir

Une enfance bercée d'oralité

« Nous n'avons pas baigné dans un milieu particulièrement artistique, explique Patrice Dubois. Mais il y avait autour de nous un amour de l'oralité. Nos parents aimaient se rappeler les événements, se remémorer le passé, le conter et le raconter. »

Il y avait chez eux un indéniable sens de la représentation, ajoute Frédéric.

« J'étais en visite chez un oncle récemment et j'ai été impressionné de constater à quel point il savait raconter des histoires, à quel point il avait ce sens inné de la mise en scène. » Les deux frères s'entendent pour dire que la plus belle chose que leurs parents leur ont transmise, c'est la curiosité. « *On a été encouragés à être curieux, précise Frédéric. Notre mère avait beaucoup d'estime pour les artistes. Elle nous relayait sans cesse la beauté des choses.* »

Si l'enfance de Patrice s'est déroulée à Jonquière, celle de Frédéric s'est essentiellement passée à Québec, où la famille avait déménagé. Patrice a choisi d'aller étudier le théâtre au cégep de Saint-Hyacinthe, dont il a été promu en 1993. Frédéric, tout aussi passionné de théâtre, a opté pour le Conservatoire de Québec, d'où il est sorti diplômé en 1999.

« Je ne me souviens pas qu'un déclin se soit produit à un moment particulier, explique Patrice. Ça a toujours été évident que j'allais devenir comédien. » Frédéric confirme : « *Dans la remise, à Jonquière, Patrice faisait sans cesse des sketches d'hor-*



reur. Sur ses photos d'enfance, il est presque toujours déguisé en quelque chose! » Frédéric se souvient d'être allé voir tous les spectacles auxquels Patrice a participé pendant ses études. « *Mes parents venaient me chercher à l'école à 4 h parce qu'on montait à Saint-Hyacinthe porter du Club Price à Patrice avant d'aller voir son spectacle. Ils l'ont pleinement appuyé.* » Une ouverture d'esprit qui a tout naturellement ouvert la voie au plus jeune. « *Ça m'a pour ainsi dire donné la permission.* »

Basé à Montréal, Patrice est aujourd'hui un comédien et un metteur en scène accompli, en plus d'être codirecteur artistique du Théâtre PAP. Frédéric a fait le choix d'raciner sa pratique de metteur en scène à Québec, où il est directeur artistique du Théâtre des Fonds de tiroirs et coordonnateur artistique du théâtre Périscope.

LA VEILLÉE

présente

Et toi, c'est quoi ton oxygène ?

OXYGÈNE

DE IVAN VIRIPAEV

19 NOV. > 14 DÉC.

THÉÂTRE
PROSPERO

Conseil des arts et des lettres Québec

1371, RUE ONTARIO EST
WWW.THEATREPROSPERO.COM
RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

ABONNEZ-VOUS!
514.526.6582

JUSQU'À 30% DE RABAIS!

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

MISE EN SCÈNE
Christian LAPOINTE

AVEC
Ève Pressault
et Éric Robidoux

CONCEPTEURS
Geneviève Lizotte
Martin Sirois
et Christian Lapointe

LE DEVOIR

CULTURE › THÉÂTRE

Des péchés d'hier aux commandements d'aujourd'hui

Christian Lapointe voyage dans la zone grise de la condition humaine avec *Oxygène*

FABIEN DEGLISE

Et si la difficulté d'exister, en 2013, la douleur — ou l'impossibilité — d'être, d'aller et de devenir dans un monde en profonde mutation, résidait un peu dans notre incapacité à envisager autre chose que du noir ou du blanc? Prisonnier d'une pensée binaire, en quelque sorte.

L'asphyxie par le présent: le thème semble être un carburant redoutable pour plusieurs dramaturges venus physiquement au monde dans les années 70 et qui, au passage de la quarantaine, se questionnent, avec résonance, sur la place qu'ils occupent ou la condition qu'ils incarnent ici-bas. C'est le cas du Russe Ivan Viripaev, auteur mordant de cette génération dont la pièce *Oxygène* explore avec rudesse et sans fioriture l'angoisse de la quête de sens dans les espaces vides. L'objet scénique, pièce intrigante du théâtre dit frontal — «in-er-face», comme on dit à Moscou —, atterrit à Montréal la semaine prochaine au Prospero. Comme une bouffée d'air dans un présent en tension existentielle...

«La question du sens que peut donner un être humain à sa condition au XXI^e siècle est centrale dans cette pièce», résume l'homme de théâtre Christian Lapointe, qui assure la mise en scène de la chose. *Le Devoir* l'a rencontré cette semaine dans un café de la Petite Italie où l'auteur, comédien et dramaturge de Québec s'est fixé pour une aventure montréalaise de trois mois. «On vit dans un monde où l'existence est devenue d'une complexité insup-



Le metteur en scène Christian Lapointe, ici photographié dans un café de la Petite Italie, est un habitué du répertoire contemporain qui aime façonner sa forme avec la même audace que son fond.

portable pour plusieurs, où l'on se fabrique des avatars de soi-même que l'on essaye par la suite de mettre d'accord avec notre propre vie. Cela

peut finir, en effet, par rendre la respiration difficile...» tout en accentuant les mouvements de panique qui viennent avec l'urgence de trou-

ver un peu d'air.

La métaphore va comme un gant (clouté) à Sacha et Sacha (Ève Pressault et Eric Robidoux), qui donnent corps à

La symbolique du code inventé

Il rêvait depuis cinq ans d'une telle scénographie sans avoir trouvé le bon projet pour le faire. Avec *Oxygène*, il avait évacué l'idée qui finalement s'est imposée d'elle-même. Sur le texte de Viripaev, Christian Lapointe a imaginé un système de signes avec les mains et les bras venant éclairer le récit, mais également réécrire par-dessus, pour faire ressortir d'autres niveaux de sens. «Au total, ce registre contient 30 signes qui, une fois établis, peuvent être détournés», dit-il.

Cela donne dans l'ensemble un langage physique — on peut dire chorégraphique — qui rappelle celui des sourds et muets, mais avec un déploiement plus large dans l'espace. Ce n'est pas clinquant. Mais ça ajoute un niveau de lecture tout en inscrivant dans un rapport binaire la parole et le mouvement, la tête et le corps», et ce, loin d'indications qu'auraient pu formuler Viripaev, qui toutefois ne pourrait qu'apprécier ce souci du détail dans la forme, au nom du fond.

cette œuvre à la forme étrange: on se promène ici dans un univers qui oscille entre la soirée de contes et le spectacle musical techno-pop et chanté sur fond d'invitation à un mariage monté en dix tableaux évoquant les dix commandements. «C'est une histoire simple: celle d'un homme qui tue sa femme pour en rencontrer une autre. La première l'empêchait de respirer. La deuxième est pleine d'oxygène», dit Christian Lapointe. Mais c'est aussi, sur une trame narrative habilement montée, un questionnement sur cet espace médian, cette troisième voie, qui n'existe pas dans le monde binaire dans lequel nous sommes et qui pourtant pourrait bien être le chemin à suivre pour sortir du cul-de-sac.

Habitué du répertoire contemporain qui aime façonner sa forme avec la même audace que son fond, le metteur en scène — qui par le passé a monté *Nature morte* dans un fossé de Fausto Paravidino, auteur symboliste et frontal ita-

lien — dit avoir été confronté avec cet *Oxygène* à «l'objet le plus pop de [sa] vie», objet marquant musique techno et symbole biblique. «Le religieux est sans doute une source de sens primaire», dit Christian Lapointe, qui évoque au passage l'idée d'une époque, la nôtre, où les «péchés d'hier, comme l'avarice, le stupre, sont devenus des commandements d'aujourd'hui», et inversement.

La mise sur planche de cette complexité repose sur «plusieurs couches sémantiques», prévient le metteur en scène, qui aime voir «l'art comme un lieu de spiritualité laïque», «une façon de se vider l'esprit, de prendre conscience collectivement de ce qui nous accable». «C'est un texte qui fait faire de la danse au cerveau, qui amène les synapses à l'état de pop-corn», ajoute-t-il. Dans un tout qui forcément possède les ingrédients qu'il faut pour trouver sa place dans le présent...

Le Devoir

QUIJADA

SUITE DE LA PAGE E 1

sa propre méthode Rubberbandance, qu'il aime décrire comme une technique de métamorphose («shapeshifter»).

Sa nouvelle création est d'ailleurs menée par un nouveau groupe de six danseurs — sauf Reia — qui s'entraînent depuis le mois d'août à cette méthode. «C'est le premier groupe de danseurs à qui je transmets cette technique, dit-il. Franklin [Luy] vient du monde acrobatique et

de la capoeira, James [Gregg] est de formation plus classique; tout le monde est différent, mais on parle tous la même langue qui s'est créée avec la compagnie.»

Les danseurs de ses pièces précédentes ont contribué à la façonner, et prennent maintenant leur propre envol chorégraphique. Une autre génération de créateurs de break contemporain est née. Quatre spectacles présentés à Tangente en témoignent

Une autre génération de créateurs de break contemporain est née

cet automne: ce sont tous des créateurs qui ont frayé d'une manière ou d'une autre avec RBDG.

Après l'exploration des éléments théâtraux des dernières pièces, *Quotient empirique* revient à la pureté du jeu des corps dans l'espace, la lumière et la musique. On travaille ici avec la voix, à travers la déconstruction

d'enregistrements classiques, pour construire une nouvelle composition à la manière hop hop: des sons «volés», récupérés pour créer quelque chose de nouveau.

Finie la narrativité plus appuyée de *Gravity of Center*, même s'il cherche toujours, au-delà du plaisir de sculpter les corps dans l'espace, à donner sens et sensibilité à sa gestuelle. «J'aime savoir pourquoi je fais

tel mouvement et qu'il ait une qualité émotive. Il y a 40 ans, on se garrochait sur le plancher sans savoir pourquoi, c'était le post-modernisme. Maintenant, on est dans un autre siècle, dans l'âge digital, je pense qu'on peut ramener tout ce qui était dans le passé, toute l'info déjà digérée, y compris le classicisme, le modernisme, le post-modernisme, le contemporain, et l'amener plus loin, le réinventer, le projeter dans l'avenir.»

Passé, présent, futur.

Le Devoir

QUOTIENT EMPIRIQUE

Du Rubberbandance Group. Chorégraphe: Victor Quijada. Du 20 novembre au 7 décembre à la Cinquième salle de la Place des Arts.

D Voir aussi: Des extraits de la nouvelle création du Rubberbandance Group. ledevoir.com/culture/danse



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Après l'exploration des éléments théâtraux des dernières pièces, *Quotient empirique* revient à la pureté du jeu des corps dans l'espace.

les CHAMPS pétrolifères

texte GUILLAUME LAGARDE mise en scène PATRICE DUBOIS

THÉÂTRE PAP

PRÉSENTÉ À ESPACE GO DU 19 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2013

avec MARILYN CASTONGUAY, GUILLAUME CYR, ANNETTE GARANT et JACQUES GIRARD

BILLETTERIE 514 845-4890 www.theatrePAP.com

LE DEVOIR

DANS UN CONDO LUXUEUX D'UN CHEF-LIEU DE PROVINCE, LE MAIRE DE LA VILLE ET PROMOTEUR IMMOBILIER, SÉRAPHIN PUDRIER, ASSISTÉ SANS LE SAVOIR À L'AGONIE DE SA FEMME, LA BELLE DONALDA...

VIANDE À CHIEN, MA FEMME! QU'EST CE QUE T'AS ?!!!

JE M'SENS PAS BIEN... JE M'SENS MOURIR...

VIANDE À CHIEN

NTE + TFT

SUITE →

SAISON 2013-2014

PREMIER Acte THÉÂTRE ÉMERGENT

Présentée par le Collectif du Chapeau Incendié en collaboration avec le Conservatoire d'art dramatique de Québec

Une création inspirée de l'univers d'Eugène Ionesco

La Boîte

Du 19 au 23 novembre à 20h, le 30 à 15h. Mise en scène Jacques Lessard

premieracte.ca 870, avenue De Salaberry 418 643-8131

Hydro Québec, Centre des arts de Québec, Le Devoir, etc.

CULTURE › FESTIVAL ARTDANTHÉ

Les polyglottes de la création

L'interdisciplinarité serait-elle devenue une catégorie comme les autres ?

FRÉDÉRIQUE DOYON

Cinq ans après le virage multidisciplinaire du théâtre La Chapelle, plusieurs scènes, même les plus institutionnelles, y vont de leurs chassés-croisés artistiques. L'art interdisciplinaire devient même... une discipline à part entière dans les organes subventionnaires. L'interdisciplinarité devient-elle une catégorie comme les autres ? Petit tour de la question, alors que le festival Artdanthé brûle de tous ses feux disciplinaires pour une deuxième année au Théâtre La Chapelle.

Il y a d'abord l'effet d'entraînement d'un phénomène observé dans la fréquentation des arts. Les études le répètent: les gens qui vont au concert sont plus susceptibles d'aller aussi au théâtre que ceux qui n'y vont pas du tout. Normal que les théâtres spécialisés s'ouvrent à d'autres arts pour aller chercher d'autres publics que tout le monde s'arrache par ailleurs en ces temps où l'offre culturelle se multiplie.

Mais, à l'autre bout du spectre, il y a les créateurs et interprètes mêmes des productions qui jonglent avec le texte, le geste, le jeu ou l'image sans même se rendre compte des croisements qu'ils opèrent. *Le Devoir* avait fait le portrait de ces artistes multitalentueux, les Francis Lahaie, Clara Furey et autres. Or une nouvelle génération de polyglottes de la création arrive, qui ne considère même plus les frontières disciplinaires.

« Avec la nouvelle génération, c'est tellement multi, on est totalement dans la réinvention des formes », résume Jack Udashkin, routier des arts contemporains qui tient les rênes du Théâtre La Chapelle auquel il a donné la couleur multidisciplinaire.

Si bien qu'il ne se préoccupe même plus de savoir si ce qu'ils proposent dérive davantage de la danse, des arts visuels ou du théâtre. Vrai que le pedigree artistique ne suffit pas. Un exemple récent à La Chapelle: *De rage* de Bruno Dufort, qu'on attendait du côté du théâtre, s'est révélé beaucoup plus près de la danse.

Cette nouvelle relève — même si c'est un mot que M. Udashkin n'apprécie guère — pousse déjà dans le dos des Virginie Brunelle, Frédéric Gravel et Mani Soleymanlou.



J'entends les murs, de Ève-Chem de Brouwer, propose une danse «vue» par des aveugles, du bout des doigts.

JULIE ARTACHO



Une scène de *Clap Clap* de Gabriel Plante

JEAN-PHILIPPE BARIL-GUÉRARD

Artdanthé en donne un aperçu, avec les Gabriel Plante, Ève-Chem de Brouwer et Cléa Minaker qui s'y succèdent. « Ils ont une autre façon de travailler, axée sur la collaboration. » Et ils sont totalement habités, passionnés par leur art.

Venue du théâtre, Française installée ici depuis 2011, Ève-Chem de Brouwer travaille depuis plus de deux ans sur *J'entends les murs*, qui propose une danse «vue» par des aveugles, du bout des doigts. Elle a dû recommencer le boulot par deux, trois fois, les non-voyants qu'elle rencontrait finissant par abandonner le projet. Deux aveugles ont finalement terminé l'aventure.

« En 2004, j'ai commencé à

travailler avec des non-professionnels et des danseurs et ça été le coup de foudre dans les deux cas », dit celle qui dansait au départ dans sa pièce, mais a finalement cédé sa place à la danseuse professionnelle Jody Hegel pour se concentrer sur la mise en scène.

Cette polyvalence quasi innée, Jack Udashkin l'explique en partie par la formation artistique, « beaucoup plus rigoureuse qu'avant », et les écoles plus nombreuses, qui offrent un foisonnant bassin d'interprètes multitalentueux.

Décloisonnement ?

Le portrait laisse croire que l'interdisciplinarité pourrait bien s'étendre au point de faire tomber les barrières disciplinaires.

« Comment ça va évoluer ? Je me le demande souvent... », dit Jack Udashkin. *Chose certaine, je suis très pro-interdisciplinaire, mais je ne me battrais jamais pour décloisonner l'enseignement. »* Qui assure selon lui la qualité de l'entraînement.

Avec l'avènement numérique, le fractionnement de l'offre culturelle et ces croisements disciplinaires galopants, les forces tectoniques à l'œuvre ont même incité le Conseil des arts et des lettres du Québec à revoir sa structure administrative, qui ne se décline plus en directions disciplinaires (direction de la musique et de la danse, direction du théâtre, de la littérature et des arts multidisciplinaires, etc.) mais plutôt par champs d'inter-

vention: diffusion, production, soutien aux artistes.

« Cette réorganisation concerne la gestion interne et n'affecte pas les programmes de bourses et de subventions », précise toutefois Christian O'Leary, porte-parole du CALQ. *Cette approche permet d'avoir une vision à la fois générale et spécifique du développement des disciplines artistiques à travers nos champs d'intervention. Les disciplines artistiques ne disparaissent pas. Nous cherchons plutôt à ce qu'elles se renforcent mutuellement. »*

Le Devoir

ARTDANTHÉ
Jusqu'au 14 décembre,
au Théâtre La Chapelle.

Le regard au bout des doigts

Zoom sur deux artistes d'Artdanthé qui retiennent l'attention du *Devoir*

Ève-Chem de Brouwer travaille avec deux aveugles (Maurice Decelles et Alexandre Demange) et une danseuse professionnelle (Jody Hegel). « *Elle danse; ils la touchent. On a imaginé une danse qui puisse être reçue uniquement de manière tactile* », explique au *Devoir* celle qui veut donner accès au « regard » des non-voyants. Son projet, baptisé *J'entends les murs*, transpire de toutes parts la tendresse, noble sentiment trop peu considéré dans le monde d'aujourd'hui. « *Un homme qui touche une femme avec un toucher attentif à la recherche d'information, c'est un toucher particulier extrêmement beau à regarder, rare, qui permet de voir le monde autrement.* » Invitée aux Rencontres internationales des jeunes artistes du Festival Trans-Amériques en 2011, Ève-Chem de Brouwer est tombée amoureuse du Québec, où elle réside depuis.

Gabriel Plante, auteur et metteur en scène, aussi étudiant en écriture à l'École nationale de théâtre, présente deux spectacles. *Cube blanc* est un duo de gars que la solitude réunit et égare. *Clap Clap* (mis en mouvement par la chorégraphe Mélanie Demers) propose un duo de filles en lutte affective et identitaire. Son approche est aussi dramaturgique que scénographique.

Avec la collaboration de Christian Saint-Pierre



Une scène de *Cube blanc* de Gabriel Plante.

MATHEUCARON

SUPPLÉMENTAIRE MARDI 3 DÉCEMBRE!

TEXTE D'UNE TROUBLANTE ACTUALITÉ... LIVRÉ AVEC LUCIDITÉ, CLARTÉ ET FLAMBOYANCE! C'EST SPECTACULAIRE! — MARIE-CHRISTINE TROTTER, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

(...) une création parfaitement maîtrisée. — REVUEJEU.ORG

Un must pour tout amateur de théâtre. Un grand metteur en scène au service du texte.

— FRANCINE GRIMALDI, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

Distribution impressionnante... spectacle provocateur... très réussi dans le fantasme, le magnifique.

— CATHERINE POGONAT, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

(...) mise en scène étincelante (...) Du théâtre pour réfléchir sur les vicissitudes de notre société.

— CHRONIQUE DE GUY FOURNIER, JOURNAL DE MONTRÉAL

LE BALCON

UNE PRÉSENTATION DE

SNC-LAVALIN

TEXTE JEAN GENET
DRAMATURGIE ET MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR

AVEC ÉRIC BERNIER / STÉPHANE BRETON
SONIA CORDEAU / KIM DESPATS
BENOÎT DROUIN-GERMAIN
BERNARD FORTIN / MARIE-THÉRÈSE FORTIN
ROGER LA RUE / MARIE-PIER LABRECQUE
SIMON LACROIX / JULIE LE BRETON
MACHA LIMONCHIK / BRUNO MARCIL
VINCENT-GUILLAUME OTIS / DENIS ROY

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

À L'AFFICHE!

LES MARDIS
À 19H30

TNM.QC.CA
514.866.8668



LA LICORNE

direction artistique LA MANUFACTURE

Supplémentaires
Samedis 23 et 30 novembre à 20h

DU 12 AU 30 NOVEMBRE

ORPHELINS

TEXTE DENNIS KELLY TRADUCTION FANNY BRITT
MISE EN SCÈNE MAXIME DENOMMÉE
AVEC STEVE LAPLANTE, ÉTIENNE PILON ET ÉVELYNE ROMPRÉ

« Une œuvre percutante comme seule sait en tricoter l'équipe de La Manufacture. »
- Le Devoir

« Maxime Denommée a dirigé de main de maître ses trois acteurs qui offrent une performance remarquable. »
- La Presse

« Une puissante déflagration (...) jouée à un rythme fou, dont nul ne saurait ni ne voudrait calmer l'ardeur. »
- Revue Jeu

« Une pièce qui vient te chercher directement dans le plexus. Tu y penses, tu y repenses. Un vrai suspense. »
- On aura tout vu, 98,5 FM

« Steve Laplante, Évelyn Rompré et Étienne Pilon sont tour à tour dérangeants, drôles, attachants, répugnants. Une pièce très dense. »
- Samedi et rien d'autre, Radio-Canada

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MARIE-HELENE DUFORT
DÉCOR OLIVIER LANDREVILLE COSTUMES STÉPHANIE CLÉROUX
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RHOUS MUSIQUE ÉRIC FORGET
ACCESSOIRES PATRICIA RUEL

4559 Papineau, Montréal / theatrelicornes.com / Billetterie: 514 523.2246

Conseil des arts et des lettres Québec / Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts / CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL / Télé-Québec / LE DEVOIR

CULTURE › MÉDIAS

La vérité des images

L'assassinat de JFK et ses interprétations par la culture américaine

STÉPHANE BAILLARGEON

Art Simon avait trois ans le 22 novembre 1963 et il se souvient très bien de ce jour noir comme de ses très néfastes conséquences. « En fait, j'ai plus de souvenirs du jour de l'enterrement, diffusé à la télévision, que de celui de l'assassinat », raconte au téléphone le professeur américain joint à New York. Je me rappelle l'immense tristesse dans notre maison. Je me rappelle même avoir été obligé de quitter la pièce où était le poste pour m'éloigner de la peine immense qui affligeait mes parents, ma famille. Mais je ne savais pas trop pourquoi je pleurais : j'étais triste parce que tout le monde l'était. »

Cet instant monument a été fondamental dans la mythologie de la société américaine. Il a aussi été déterminant pour M. Simon, qui en a fait le sujet de sa thèse. Enfin, pas l'assassinat comme tel, plutôt ses interprétations et le conflit entre ces interprétations.

Art Simon est maintenant professeur d'études cinématographiques à l'Université d'Etat de Montclair, dans le New Jersey. Il

vient tout juste de publier une nouvelle édition de son livre *Dangerous Knowledge. The JFK Assassination in Art and Film* (Temple University Press), paru une première fois en 1996. L'ouvrage propose une version remaniée de son doctorat.

« En choisissant ce sujet de thèse, j'avais l'intuition que l'assassinat du président permettait une lecture fascinante des liens entre l'art, le cinéma et la société dans les années 1960. La tragédie et ses différents traitements artistiques et culturels permettent de poser de sérieuses questions sur l'interprétation de l'histoire de cet événement. Le gouvernement répétait qu'il voulait écrire cette histoire, à travers la commission Warren. À un certain moment, des citoyens, des journalistes, des artistes ont proposé des interprétations différentes, critiques des versions gouvernementales officielles, pour devenir les auteurs de l'histoire. Cette manière de faire me semble ancrée dans les années 1960, qui vont aussi critiquer la version officielle autour de la guerre du Vietnam ou d'autres périodes de l'histoire américaine. »

26,6 secondes de vérités
Dans ce cas précis, la dis-



Détail de *Sixteen Jackies*, d'Andy Warhol, à son passage au Musée d'art contemporain de Chicago.

pute aux profondes ramifications intellectuelles et sociopolitiques devient d'autant plus intéressante qu'elle porte sur un événement lui-même médiatisé par l'entremise d'images photographiques et cinématographiques. Le professeur rappelle que les premières diffusions du film d'Abraham Zapruder, des arrêts sur images, circulent d'abord dans des éditions spéciales de *Life Magazine*, qui paya 150 000 \$, l'équivalent de plus d'un million aujourd'hui,

pour les 26,6 secondes tournées en 8 mm. Le film de cet aïeul malgré lui du journalisme citoyen ne fut diffusé à la télévision pour la première fois que le 6 mars 1975 par l'émission *Good Night America*.

« Les réseaux de télévision eux-mêmes n'avaient pas de caméra sur place, à Dallas, le 22 novembre 1963, fait remarquer M. Simon. Leurs reportages s'appuyaient sur des entrevues avec des témoins. À partir de ce moment, les réseaux ont compris qu'ils ne devraient plus jamais détourner le regard du président. »

Quand il choisit ce sujet, l'artiste Bruce Connor utilise un cinégramme de la couverture télévisuelle de l'assassinat. Son œuvre intitulée *Report*, sur la violence médiatisée, sera revue et corrigée jusqu'en 1967.

Andy Warhol reproduit ses premières images de la veuve Jackie Kennedy quelques semaines après le drame. Il proposera d'autres sérigraphies sur le drame dans les années suivantes. Le musée Telfair de Géorgie a inauguré il y a un mois une exposition sur ce thème (*Warhol/JFK*).

« L'artiste pop et le cinéaste d'avant-garde saisissent très rapidement l'importance de l'événement en incorporant dans leurs créations des images de la culture de masse, dit le spécialiste. Selon moi, Warhol et Connor produisent les œuvres les plus remarquables et les plus provocantes sur le sujet. Tous les deux comprennent l'importance de la répétition dans cette histoire. Les images de l'assassinat sont reproduites quelques jours après le drame, de manière obsessionnelle depuis 50 ans et encore aujourd'hui à l'occasion de la commémoration. »

Des auteurs, des journalistes commencent aussi très vite à mettre en question les

interprétations et la version officielle, celle du rapport de la commission Warren, publié en septembre 1964. Hollywood, par contre, prend un peu plus de temps avant d'entrer dans le conflit des interprétations autour de deux questions essentielles : qui a tué le président et pourquoi ?

Le mensonge 24 fois par seconde

Les réponses divergent, s'opposent, s'affrontent. Et le film de Zapruder est tiré de tous bords comme preuve à l'appui.

« Le film est le témoin ultime, irréprochable, explique le professeur de cinéma. Produisit-il pour autant une interprétation acceptée par tous ? Non. Au contraire, il engendre de multiples théories. Le gouvernement y voit une chose, les conspirationnistes, son contraire. Ils entendent un, deux, trois coups de feu. Ils ajoutent un tireur puis un autre. Et des deux bords, chacun répète que, Dieu merci, par chance, il y avait une caméra pour nous donner la vérité. C'est fascinant. »

Il est tout aussi intéressant de voir Hollywood s'emparer des interprétations pro-complot, le film *JFK* d'Oliver Stone (1991) en constituant l'exemple le plus flagrant. En fait, explique le spécialiste, les interprétations conspirationnistes vont et viennent. Marginales dans les années 1960, elles se popularisent au début des années 1970, retournent ensuite dans l'ombre pour renaître à la fin du XX^e siècle. « Nous sommes maintenant dans une période de très faible légitimité pour ces théories », dit-il.

Certaines productions parlent du sujet plus ou moins indirectement : *The Parallax View* (1974), *Winter Kills* (1979), *Blow Out* (1981). Brian de Palma réalise ce film sur une enquête au sujet de l'assassinat

présupposé d'un politicien, lui qui a déjà renversé la fameuse formule de Godard pour décrire le cinéma comme « le mensonge 24 fois par seconde ».

« Si Kennedy avait été assassiné dans les années 1930, les grands studios n'y auraient pas touché, à cause du code de censure de cette époque [le code Hays], dit le professeur Simon. À partir des années 1970, il devient au contraire possible de produire un film sur un assassinat politique. Hollywood accepte la violence explicite mais peut aussi se permettre de traiter par le divertissement un sujet profondément triste. »

Des productions comiques osent même s'y frotter. *Les Simpson* y font plusieurs fois référence, tout comme un célèbre diptyque de *Seinfeld* (*The Boyfriend*, les 34^e et 35^e épisodes). « Je crois que nous attendrons longtemps avant de voir les événements du 11-Septembre inclus dans un numéro comique », note alors l'intellectuel new-yorkais.

Et maintenant ? Que montrent les récentes productions et que réserve le déluge d'émissions spéciales diffusées à l'occasion du 50^e anniversaire de la tragédie ?

Art Simon juge que sa grille de lecture s'applique toujours, avec cette recherche obstinée de la vérité à travers les images.

Il encense *Oswald Ghost* (2007), documentaire de Robert Stone sur l'assassin présenté par RDI mardi. Il note que notre époque numérique ajoute maintenant foi aux reconstructions virtuelles du drame. Le documentaire *Cold Case JFK* diffusé par l'émission de vulgarisation scientifique *Nova* (PBS) cette semaine semblait de cette eau. « La croyance que le film peut révéler la vérité se transpose maintenant dans les images produites par ordinateur », dit-il.

Ce monde a aussi engendré *JFK Reloaded*, un jeu de tirs subjectifs recréant l'assassinat, le but étant de tester les conclusions du rapport Warren. « L'idée que nous pouvons utiliser les nouvelles technologies pour dire la vérité a des effets pervers, juge finalement le professeur Simon. [...] Transformer n'importe qui en assassin de Kennedy me semble de bien mauvais goût. Ce jeu montre à quel point nous sommes maintenant éloignés de la tristesse et de la solennité qui se sont emparées du monde il y a 50 ans. »

Le Devoir

JFK à l'écran

Sur RDI. Les grands reportages, lundi et mardi, 20 h : *Le fantôme d'Oswald*; mercredi, 20 h : *Cold Case JFK*; jeudi, 20 h : *Dallas, une heure de l'après-midi*.
À TV5. Lundi, 20 h : *Il n'y a pas de Kennedy heureux*; 22 h : *Jackie sans Kennedy*.
À Télé-Québec. Mardi, 20 h : *Kennedy, le film vérité*.
Sur PBS.org pour voir en ligne *Cold Case JFK*.
Sur YouTube pour voir le jeu *JFK Reloaded*.

SOUPERS

Simoniques Théâtre

23 NOV à 19 h 30

« Honnêtement, on a envie de revenir dans ce restaurant, épier de nouvelles conversations bassement quotidiennes qui ne sont pas les nôtres, mais qui nous touchent quand même. »

- Jean Siag, *La Presse*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE Simon Boudreauld
ARTISTES Sophie Clément, Caroline Lavigne, Sébastien Leblanc et Catherine Ruel

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX
450 662-4440

BILLETTERIE
450 667-2040

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
Montmency www.maisondesarts.laval.ca

LAVAL

Culture et Communications Québec

Canada Heritage Patrimoine canadien

LA LICORNE LA MANUFACTURE

Cranbourne

ÉCRIT ET INTERPRÉTÉ PAR
FABIEN CLOUTIER

CONCEPTEURS
MAUDE AUDET
MARTIEN BÉLANGER
PATRICK CAMPAGNA

**À LA PETITE LICORNE DU
18 NOVEMBRE AU 13 DÉCEMBRE
514 523.2246**

SCOTSTOWN avec Fabien Cloutier

CONCEPTEURS
MAUDE AUDET
PATRICK CAMPAGNA
FABRICE TREMBLAY

DONALDA ! QU'EST-CE QUI T'ARRIVE ? ...

LE BEL ALEXIS SE PENCHE SUR LE VISAGE DE SON AMOUR SECRET ...

(e... le so(e...))

IL FAUT L'AMENER À L'HÔPITAL SÉRAPHIN

VIANDÉ CHÈRE

ELLE VEUT PAS ALEXIS ... C' PAS FAUTE D'Y AVOIR D'IT

NTE + TFI

CULTURE › HUMOUR

François Pérusse, la force (et le poids) de l'expérience

Pour *L'album du peuple*, tome 9, l'humoriste garde l'élan qu'il s'est donné il y a deux ans

PHILIPPE PAPINEAU

Vingt-deux ans après avoir lancé sa série des *Albums du peuple* — et par le fait même marqué au fer rouge une génération de Québécois —, François Pérusse continue à développer ses personnages et ses sketches éclatés. Non sans sentir la difficulté de se réinventer, l'humoriste lance mardi son 9^e tome, qui reprend là où le chapitre précédent nous avait laissés il y a deux ans.

C'est dans les bureaux de son étiquette de disques Zéro Musique, rendue célèbre dans les premiers tomes de *L'album du peuple*, que le grand cinquantenaire un brin timide nous reçoit. À coups de «vous», d'abord, avant de passer à un ton plus convivial à notre demande. Se faire vouvoyer par celui qui a tracé les bases de notre humour, ça ne cadre pas. Encore entre amis, même entre collègues, une référence au petit caneton polisson, à Rodrigue, à l'émission *Sexe conseil*, au «galiper de char», ou à la radio communautaire peut déclencher des rires contagieux, doublés d'une baisse accrue et prolongée de la productivité.

Pourtant, en entrevue, Pérusse est un rigolo, mais pas un boute-en-train. En trois quarts d'heure, il en lancera quelques bonnes, se penchant vers l'enregistreuse comme pour lui parler en aparté, mais il répond avec franchise et candeur, avouant que chaque nouveau tome peut être son dernier, et que tous ces gags déjà enregistrés lui pèsent un peu quand vient le temps de créer du neuf.

Ses abonnés Twitter — son compte est le @franpeuple — s'en sont rendu compte, Pérusse exprimant régulièrement que l'accouchement du tome 9 était souffrant. «Je me suis vidé un peu les tripes sur la table, raconte le père de 53 ans. C'est l'un pour ça, Twitter. Ça peut être un outil dangereux aussi — je ne parle pas de Denis Coderre du tout, du tout, du tout —, mais en même temps c'est agréable de se confier un peu sans tomber dans l'exagération. Un moment donné, j'ai dit à mes abonnés: "Vous n'aimeriez pas mieux que je vous sorte au restaurant parce que ce disque-là..." J'ai travaillé ben fort.»

Avec les albums faits pour la France, ce nouveau disque est le douzième du genre pour Pérusse. «Oui, je veux bien faire un Album du peuple avec le même moule et de nouvelles jokes, mais faut que l'essais de renouveler la formule sans trop t'en éloigner. Faut que je me gratte la tête; c'est un peu lourd, j'avoue. Dieu merci, tous les autres albums ont bien marché, mais de ça naît le stress: d'un



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le 9^e tome sera peut-être le dernier de la série humoristique qui a inspiré quelques générations de blagueurs anonymes. Les mutations en cours dans le monde du disque n'épargnent personne, pas même François Pérusse.

coup que c'est fini, que j'en lance un et que ça ne marche pas.»

Une suite logique

Alors que la plupart de ses albums depuis le tome 4 ont plutôt des personnalités propres, ce neuvième chapitre semble profiter de l'aspiration du tome 8, paru il y a deux ans. On retrouve, entre autres, la voix et l'impatience de Bob Hartley, les conférences de presse de Monsieur Who Knows et les définitions de mots.

Ses chantiers

S'il n'est toujours pas parvenu à trouver une façon viable et intéressante de produire du nouveau matériel pour la France, François Pérusse ne chôme pas ici. Il continue ses capsules radio à NRJ jusqu'au printemps et vient de faire paraître le coffret DVD de la deuxième saison de *Pérusse Cité*, que la télé de Radio-Canada a décidé de ne pas reconduire pour une troisième saison. 26 000 DVD de la saison 1 ont par ailleurs

trouvé preneurs. La suite reste faite de projets. «Y'a des choses que je ne peux pas vraiment révéler, parce que c'est encore très embryonnaire, mais on m'approche pour des scénarios, des films, pour du contenu de certaines productions, pour du contenu pour la scène, fantaisiste bien sûr. J'aimerais aussi ça, développer un truc télé, avec du vrai monde, mais en postproduction, refait complètement en personnages du peuple.»

«C'est parce que c'est la suite du tome 8, t'es pas fou», lâche-t-il, presque soulagé que l'on évoque cet état de fait. C'est que, même après les bonus Internet du précédent disque, Pérusse avait en banque de longues minutes de bons gags. «Je pouvais pas tout garder tel quel, il y avait quelques pétales fanés, disons; il fallait que je m'adapte à aujourd'hui. Mais je pouvais garder les canevas. Puis j'ai réécrit ma saison de radio de l'an passé, et il y avait aussi

je pouvais pas les garder comme ça parce que c'était trop relatif à des événements passagers. Quand même, là, je me suis dit: OK, on a un album.»

Sur la pochette de *L'album du peuple*, tome 9, on voit François Pérusse portant un nœud papillon et tenant une carte d'affaires sur laquelle il est inscrit: «Courtier en mots d'esprit». Le disque, divisé en davantage de pistes audio que d'habitude, est d'ailleurs moins fait de longs sketches. «Mon travail a été de plus chercher des blagues que des capsules. C'est ça qui est nouveau: c'est plus en rafale. Je me disais que peut-être les gens allaient faire le saut en voyant à quel point c'est en rafale, mais j'avais pratiquement pas le choix, pour la production de cet album-là. Et j'ai fait des nouvelles tonnes, parce que j'aime écrire des musiques, même si c'est un peu, euh, un mal nécessaire?»

À vos téléphones

Comme il jongle de plus en plus avec l'actualité — il a toutefois évité de plonger dans le dossier de la charte de la laïcité —, François Pérusse est aussi un bon analyste de notre société. Ce tome 9 revient d'ailleurs régulièrement sur la technologie et les communications. «Regarde ce qu'il y a sur la table en ce moment: deux iPhone. T'es dans l'autobus, ou sur un banc, ou dans une salle d'attente, t'as huit personnes qui sont sur leur téléphone. On est accompagné par nos ordinateurs, par nos télévisions par le fait même, on est en communication directe. Je suis ben conscient que le 9^e album est encore plus teinté de ça que les deux précédents. C'est que je trouve tellement ça énorme, c'est là qu'on est rendus. Il se passe quelque chose dans le monde et tu le sais sur ton téléphone avant de le savoir aux nouvelles. Faut vraiment être perché

sier de la charte de la laïcité —, François Pérusse est aussi un bon analyste de notre société. Ce tome 9 revient d'ailleurs régulièrement sur la technologie et les communications. «Regarde ce qu'il y a sur la table en ce moment: deux iPhone. T'es dans l'autobus, ou sur un banc, ou dans une salle d'attente, t'as huit personnes qui sont sur leur téléphone. On est accompagné par nos ordinateurs, par nos télévisions par le fait même, on est en communication directe. Je suis ben conscient que le 9^e album est encore plus teinté de ça que les deux précédents. C'est que je trouve tellement ça énorme, c'est là qu'on est rendus. Il se passe quelque chose dans le monde et tu le sais sur ton téléphone avant de le savoir aux nouvelles. Faut vraiment être perché

sur un arbre au Népal dans les hauteurs pour ne pas être au courant de ce qui se passe. C'est présent sur l'album comme c'est présent dans mon esprit, comme c'est présent dans nos esprits.»

Pérusse ne sait pas trop ce qu'il adviendra des *Albums du peuple* dans les prochaines années, évoquant une possible modification du produit pour s'adapter à l'industrie du disque, qui est à se réinventer. «Maintenant, le public cible des disques, il n'est certainement pas des jeunes de 10-12 ans comme pour les premiers tomes, mais plus des gens dans la trentaine. Je suis bien conscient de ça, mais je ne peux pas passer par d'autres chemins. Tant que le monde rigole... C'est mon leitmotiv, c'est ça qui va être marqué sur mon urne! "L'important, c'est de rigoler!"», lance-t-il, avant de feindre de s'étouffer dans ses cendres. Amen.

Le Devoir



VIANDE @ CHIEN!

UNE ŒUVRE THÉÂTRALE LIBREMENT INSPIRÉE DU ROMAN DE CLAUDE-HENRI GRIGNON, «UN HOMME ET SON PÉCHÉ».

PRODUCTION
NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL
+ THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIS

TEXTE : FRÉDÉRIC DUBOIS, JONATHAN GAGNON, ALEXIS MARTIN
MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC DUBOIS

AVEC GUILLAUME BAILLARGEON, LOUISE CARDINAL, SÉBASTIEN DODGE, JONATHAN GAGNON ET NOÉMIE O'FARRELL

SUPPLÉMENTAIRE : SAMEDI 23 NOV. À 16H

DU 19 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2013
514.521.4191 / NTE.QC.CA

DU 14 JANVIER AU 1^{ER} FÉVRIER 2014
418.529.2183 / THEATREPERISCOPE.QC.CA

ESPACE LIBRE
PERISCOPE

USINE C

NEDERLAND/NOUVELLES SCÈNES DES PAYS-BAS

18 > 23 NOVEMBRE

514 521-4493
USINE-C.COM

INVITÉ D'HONNEUR
IVO VAN HOVE

THÉÂTRE
• DANSE
• MUSIQUE
• PERFORMANCES
• ARTS VISUELS

ATELIERS
• RENCONTRES
• FILMS

ÉVÈNEMENT D'OUVERTURE / 18 NOV. À 18H

RENCONTRE AVEC IVO VAN HOVE ET MARTIN FAUCHER SUR L'AVENIR DES ARTS DE LA SCÈNE AUX PAYS-BAS ET AU QUÉBEC.
• PRÉSENTATION DU FILM BLOOT EXPOSED.

AVEC LE SOUTIEN DU DUTCH PERFORMING ARTS - ANJA KRANS, DU PERFORMING ARTS FUND NL, DE L'AMBASSADE DU ROYAUME DES PAYS-BAS AU CANADA ET DU CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC.

Hydro Québec, Banque Nationale, Vidéotron, MALL, Le Devoir, Québec

CULTURE › MUSIQUE



Dans leurs chansons, dont presque tous les textes sont originaux, Les Tireux d'roches causent de descentes aux enfers, de la vie des champs et des chantiers, du désespoir des coureurs de bois et des soirées bien arrosées.

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

Du bon, du vieux et du rare

XO 15 ans d'âge, le cinquième disque des Tireux d'roches, affiche toutes les qualités d'un noble vieillissement

YVES BERNARD

C'est un folk trempé dans le swing, un swing pluriel, un trad sans violon qui conte et raconte, une chanson qui se rappelle et une attitude qui frise celle du rock, tout en acoustique. Les Tireux vieillissent bien et, ce samedi, ils lancent au Lion d'Or *XO 15 ans d'âge*, un cinquième disque qui révèle beaucoup plus de créations originales qu'auparavant.

Le XO du titre de l'album marque le bon vieillissement, comme celui d'un cognac. Le chanteur-conteur Denis Massé résume: «*On en boit du bon, du vieux et du rare.*» Comme par hasard des qualités que l'on trouve chez le groupe de Saint-Elie-de-Caxton, qui vient

d'entrer chez Musicor, d'où les possibilités financières accrues pour une préproduction plus léchée lors de résidences de création.

De cette intimité ressort un son plus mature, moins trad qu'auparavant, mais au sein duquel la parole occupe toujours autant de place: «*J'aime entendre quelque chose, clame Denis. Plusieurs chantent pour la musicalité des mots. Mais moi, le contenu, je trouve ça important. Il y a une alerte là-dessus à mon avis.*» Sauf quelques titres, dont ce *Refus global* écrit avec Fred Pellerin (jadis membre en règle des Tireux), presque tous les textes sont originaux. Bien malins sont ceux qui le remarqueront. On y cause de

descentes aux enfers, de la vie des champs et des chantiers, du désespoir des coureurs de bois et des soirées bien arrosées, même avec mononcle Normand Miron.

On raconte aussi des bouts d'histoires et on décline la poésie populaire québécoise: «*Câlme de bine / Joualvert de gérboière / Calvasse de calvanasse / Câlke de tabarnik / Calvinse, maudit batinse / Barnak de simonak / On a bien des mots pour ne pas dire tabarnak*», rappellent les Tireux dès le début du disque. Denis commente le texte avec un clin d'œil: «*Une exposition m'a allumé là-dessus. Tous ces symboles... les jeunes sacrent, mais ils ne savent même pas ce que signifie un tabarnak ou un calice. Et là, on est dans la charte des valeurs et on se dit: "On a beau être laïque et enlever les crucifix, mais un tabarnak va toujours rester un tabarnak. Ça va toujours faire mal pareil"*», rigole-t-il.

Les Tireux ont toujours l'art de la tragédie de la condition humaine dans la fête, jazzée ou pas. Ils ont le conte dans le chant avec le chœur autonome, l'harmonica qui se fond aux cuivres ou dans les harmonies vocales, le sens de l'atmosphère qui habite une histoire, les pieds qui dansent avec la caisse claire, le banjo

déglingué dans la chanson et l'attaque prog à la flûte. Leur musique est à la fois expressive et historique et ils donnent l'écho du passé par les claques du présent.

«*Notre percussionniste David Robert est une bibitte extraordinaire et il joue tout avec ses mains. Notre joueur de cordes Dominic Lemieux est un chat de ruelle de la musique avec ses vingt ans d'expérience de chansonnier dans les bars et son coup de pic est percussif. Quant à l'harmonicien Pascal "Per" Veillette et au flûtiste saxophoniste et clarinetiste Luc Murphy, ils sont allés à l'école et font du jazz. Ça déteint sur nous et on trouve ça beau*», relate Denis.

Et le concert de samedi soir? «*On fait deux heures, on visite les cinq disques tout en faisant toutes les tonnes du dernier, en plus d'une couplet de contes, mais ça va être plutôt bref, on ne se contera pas d'histoires.*»

Collaborateur
Le Devoir

LES TIREUX D'ROCHES

Au Lion d'Or, samedi
16 novembre à 20 h.

Écouter: La pièce *Refus global*. ledevoir.com/culture/musique

JAZZ

Les joies musicales de Houston Person

Le saxophoniste ténor propose un nouveau verset de ses affections musicales avec *Nice'n'Easy*

SERGE TRUFFAUT

Tous les dix mois, le saxophoniste ténor Houston Person passe les plats et nous régale avec une régularité propre à contrarier un horloger suisse. Tous les dix mois, tout un chacun l'aura compris, Person propose un nouveau verset de ses affections musicales. Le dernier? *Nice'n'Easy* sur étiquette Hugh Note.

Au bout de tant de mois étalés sur plusieurs années, on a fini par réaliser que, mine de rien, Person avait confectionné un catalogue très singulier. Parce qu'il est un souffleur au long cours. Autrement dit, les notes qu'il sculpte aujourd'hui sont les filles de celles conçues avant-hier par Coleman Hawkins, Ben Webster, Arnet Coob, Zoot Sims, Eddie Lockjaw Davis et autres partisans du jeu puissant, pesant, dans le sens le plus noble du terme. Et d'une.

Et de deux, il sait fort bien s'entourer. D'un album à l'autre, il s'acoquine avec des sieurs qui tous ont en commun la maîtrise du rythme patresseux, du temps lent. Tous sont des savants de la ponctuation, du point-virgule en particulier. Bref, le jeu d'ensemble se distingue par sa respiration.

Et de deux (*bis*), sur sa dernière production, pour le piano, il a fait appel à John di Martino, qui est une copie quasi-carbone de Hank Jones. Sur le précédent album, c'était Cedar Walton. Avant, ce fut Richard Wyands. A la contrebasse, hier comme aujourd'hui, l'instrument est entre les mains de Ray Drummond, alors que la batterie est entre celles de Lewis Nash. Bref, entre les mains de «pros» qui sont en fait des «archi-pros».

Parfois, ce saxophoniste qui écume les scènes du monde depuis plus d'un demi-siècle s'adjoit un autre soliste. Pour son *Nice'n'Easy*, il a invité le vibraphoniste Chuck Reed, qui privilégie un jeu très en retrait, très doux. Ses frapes logeant toutes à l'enseigne de la sobriété, il donne du relief aux jeux de ses complices. Pour certaines de ses productions antérieures, Person avait fait appel aux talents du trompettiste Terrell Stafford, des guitaristes Russell Malone ou Randy Johnston, etc.

Et de trois, à l'instar de Hank Jones, de Tommy Flanagan, de Zoot Sims, de Budd Johnson, d'Al Cohn ou encore de Jimmy Rowles, il a une connaissance encyclopédique

du catalogue jazz. Il n'a pas son pareil pour alterner les standards avec des pièces moins célébrées. Et il n'a pas son pareil pour gommer les boules à mites. Ainsi, *Nice'n'Easy* débute avec *Someday You'll Be Sorry* de... Louis Armstrong, suivi des classiques *All My Tomorrows* de J. Van Heusen, *If It's the Last Thing to Do* de S. Cahn, *Ill Wind* et *Let's Fall in Love* de H. Arlen, du trop méconnu *Bluesology* de Milt Jackson, et d'autres pièces toutes jouées avec une inclination pour la joyeuse lenteur.

S'il y a une chose, un fait, une réalité qui singularise Person depuis tant d'années, ce sont toutes ces joies qu'il dispense sans retenue.

◆ ◆ ◆
Avis à la population: Barry Harris, le pianiste des pianistes, l'homme dont le nom figure sur des centaines d'enregistrements, est de retour à l'Upstairs ce samedi. Bon.

De midi à 15 h, cet immense professeur propose un cours de maître. Le coût? 25\$. Ensuite, en compagnie de Leroy Vinnegar à la batterie et de Peter Washington à la contrebasse, il se produira à deux reprises: à 19 h puis à 21 h 45. Le billet? 50\$. Si cela vous dit, on vous conseille vivement de réserver, car les places se font rares. Tél.: 514 931-6808.

◆ ◆ ◆
La solde de la semaine? Les huit albums du saxophoniste Al Cohn que le label britannique Real Gone Jazz a rassemblés, vendus 15\$. Note: on s'est procuré cet omni musical chez Archambault. Il n'y en avait pas chez HMV.

◆ ◆ ◆
Le dernier numéro de *Jazz Magazine* détaille en long et en large le parcours, au demeurant très riche, du contrebassiste Ron Carter. Passionnant!

◆ ◆ ◆
Le dernier *JazzTimes* propose pour sa part un long portrait du batteur Albert Tootie Heath, qui fait d'ailleurs la une plus une série d'entretiens avec d'autres batteurs.

Le Devoir

◆ ◆ ◆
Écouter: La pièce *Ill Wind* tirée de l'album *Nice'n'Easy*. ledevoir.com/culture/musique



SOURCE GENE MARTIN / HIGH NOTE RECORDS
Houston Person n'a pas son pareil pour alterner les standards avec des pièces moins célébrées, comme en fait foi son dernier album.

TANGENTE

Laboratoire de mouvements contemporains

VALSE EN TROIS TEMPS

CHRISTIAN & FRANÇOIS BEN AÏM (FRANCE)

ORIRI

SARAH DELL'AVA

DU 21 AU 24 NOVEMBRE

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

DENSITÉ D'UN MOMENT

GENEVÈVE GAGNÉ & EMILY HONEGGER

THE CALM BEFORE...

MALGORZATA NOWACKA (TORONTO)

DU 28 NOVEMBRE AU 1^{ER} DÉCEMBRE

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

tangente.

REG

ETUD

22 \$ 18 \$

qc.ca

monumentnational

514-871-2224

DanSeCité

la trace des créateurs

Sarah Bild

Traces-Chorégraphes

PLUS VRAI

Chorégraphe Sarah Bild Interprètes Sara Hanley, Alexandre Parenteau et Isabelle Poirier Compositeur Martin Tétreault Scénographe Lars Rosing Éclairages Paul Chambers Costumes Angela Rassenti Conseillère artistique Christine Charles

20 au 23 novembre 2013 à 20 h

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Théâtre Rouge du Conservatoire
4750, avenue Henri-Julien Laurier ou Mont-Royal
Billetterie du Conservatoire 514.873.4031 poste 313
Billetterie Articulée 514.844.2172 / danse-cite.org

CULTURE DE VISU

Argent photographique

ZACHARY FORMWALT
ET
TRAVAILLER AVEC
LA PHOTOGRAPHIE

De Jon Knowles, au Centre de l'image contemporaine Vox, jusqu'au 21 décembre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

« Chaque période de l'histoire voit naître des modes d'expression particuliers, correspondant au caractère politique, aux manières de penser et aux goûts de l'époque », écrit Gisèle Freund dans *La photographie en France au XIX^e siècle*. Dans sa thèse de doctorat, conclue en France en 1936, la sociologue et photographe avait montré l'importance de la photographie pour la bourgeoisie. Elle y démontrait comment ce nouveau médium avait pu prendre son envol au XIX^e siècle grâce en particulier aux portraits que les bourgeois voulaient d'eux-mêmes.

Dès le règne de Louis XVI, ces bourgeois (grands, mais aussi petits) avaient voulu être représentés dans des portraits picturaux de plus en plus princiers. Et, quelques décennies plus tard, ils avaient trouvé dans la photo, très accessible financièrement, une manière de se faire croire qu'ils étaient presque des « citoyens-rois », des individus qui pourraient eux aussi traverser l'histoire, être immortalisés par ce type d'image.

Comment représenter le capitalisme ? Ou plutôt, comment le capitalisme souhaite-t-il se représenter ?

Zachary Formwalt, artiste amstellodamois (né aux États-Unis), poursuit à sa manière la réflexion sur les liens entre la

photographie et la montée de la bourgeoisie. Il y va d'une lecture sociologique et politique sur le système financier qui ne manque pas d'intérêt. Pour résumer, disons que Formwalt montre comment il est important pour le capitalisme et la bourgeoisie de rendre visible ce qui est en fait presque invisible (et qui l'est encore plus aujourd'hui), de rendre clair, lisible un système économique qui semble être opaque. Le système monétaire est basé sur une immatérielle, sur un lien, presque inquiétant, entre l'argent et le réel, sur un système de représentation qui semble avoir ses règles autonomes. Et l'art et l'argent ont parfois beaucoup en commun. Disons que l'argent et le système financier constituent un système abstrait qui a besoin d'une visibilité (d'une forme d'art qui s'énoncerait comme réaliste). Formwalt voit donc dans la photographie du XIX^e siècle et dans le cinéma à ses débuts une forme d'écho aux valeurs capitalistes (le texte de présentation parle même d'une « complicité »).

Cette immatérielle du monde de la finance en quête de visibilité, l'artiste Formwalt la met très bien en évidence. Déjà, dans son introduction à sa vidéo intitulée *In Place of Capital*, il cite un mot d'un ami (C. J.) qui lui fait remarquer que faire un film sur les activités financières et les mouvements du marché capitaliste sera plutôt ennuyant et presque impossible, car il n'y a rien à voir, toutes les transactions s'effectuant d'une manière immatérielle, « en particulier de nos jours où tout se passe d'une manière électronique »...



ANDRÉ-ANNE PARADIS

Détail d'un document photographique de l'exposition de Jon Knowles à Vox.

L'architecture, la photo et le cinéma ont pu servir et continuent de servir à laisser croire que le système économique peut être rendu visible. Un bon exemple : le bâtiment du Royal Exchange à Londres reconstruit en 1844 par William Tite en style néoclassique et qui fut « immortalisé » par le photo-

graphe William Henry Fox Talbot en 1845. Formwalt donne à voir ce bâtiment dans une série de photos inspirées par Talbot, mais aussi dans sa vidéo *In Place of Capital*. Mais il expose encore toute l'actualité du type de questions qu'il soulève en montrant la construction de la gigantesque Bourse de Shen-

hen (élaborée par le bureau d'architectes de Rem Koolhaas) dans une autre vidéo intitulée *Unsupported Transit*.

Comme Johan Hartle l'écrit dans le texte de présentation, ce propos revient à ce que Marx disait de l'argent, qui « convertit la représentation en réalité et la réalité en simple représentation ».

Jon Knowles

Dans deux autres salles du Centre Vox, l'artiste Jon Knowles propose un autre regard sur la photographie et ses rapports avec le document. Malgré le vide relatif des lieux (ici le désir de voir est mis en scène mais est aussi mis en déroute), il s'agit d'une exposition avec un propos très dense. Elle s'organise autour de six propositions, six petites installations qui sont détaillées par un document à l'entrée de la première salle.

Comment résumer la chose sans trahir le propos ? En fait, nous pourrions justement voir dans cette œuvre un travail sur la difficulté à transmettre la mémoire, sur le fait que toute œuvre ou tout fait sera soumis à une interprétation à travers le temps. Dans cette exposition intitulée *Travailler avec la photographie*, Knowles traite donc des liens entre image et temps. L'artiste nous invite à réfléchir à divers usages de la photo comme instrument de mémoire, sur l'usage de la photo comme outil de documentation, de remémoration, mais aussi sur les limites (intrinsèques au médium ou d'ordre social) de cet instrument.

En particulier, vous devriez lire le volet que l'artiste a mis sur Internet et qui offre diverses réflexions d'historiens de l'art « sur les frais associés à la reproduction d'images, notamment les droits d'auteurs ». A notre époque où on nous fait croire que nous voulons protéger les droits des auteurs, ces échanges sont particulièrement très éclairants sur les enjeux économiques auxquels la photo est soumise.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir et lire Des photos tirées de l'exposition de même que des réflexions de Jon Knowles. ledevoir.com/culture/arts-visuels



SOURCE ART MÛR

Clint Neufeld, *He Said He Would Take Me to the Races, He Said It Would Be Fun*, 2013.

MUSEE MCCORD

stm et YoOPA

présentent

JOUETS MISSION COSMOS

GRATUIT POUR LES 12 ANS & MOINS

Du 16 novembre 2013 au 6 avril 2014
musee-mccord.qc.ca

Gallimard

OFFICE DE LA CULTURE
DESTINATION 4 CENTREVILLE

24

OFFICE DE LA CULTURE
QUÉBEC

Casser une noble image

La porcelaine comme matériau dans la création actuelle

DE LA PORCELAINES
À L'ŒUVRE

Galerie Art mûr,
jusqu'au 21 décembre.

JÉRÔME DELGADO

Avec une vaste sélection d'œuvres de 15 artistes, la galerie Art mûr propose de mettre en lumière la porcelaine comme matériau de prédilection dans la création actuelle. Connue pour ses expositions thématiques à grand déploiement, l'enseigne de la rue Saint-Hubert ne se penche pas pour la première fois sur les liens parfois fragiles, pour ne pas dire tordus, entre les métiers d'art et la recherche artistique — notamment par l'expo *Tout chaud*, en 2010, qui rassemblait des artistes verriers.

L'énoncé dans *De la porcelaine à l'œuvre* est similaire : le savoir-faire d'une technique ancestrale mène aujourd'hui aux propositions les plus originales. L'objet précieux et décoratif d'hier ne retrouve pas seulement de nouvelles formes. Dans les mains d'artistes éveillés par d'autres connaissances et d'autres contextes sociaux, la porcelaine, ou le verre, ou les textiles, ou le fer, peuvent aussi être source de destruction.

L'introduction chez Art mûr



SOURCE ART MÛR

Laurent Craste, *La fin d'une potiche II*, 2012-13.

est explicite de ce constat. Le photographe néerlandais Martin Klimas, grosse peinture défendue par des galeries de New York et de Düsseldorf, en Allemagne, met en images des figurines au moment de se fracasser, à l'instar de ce qu'a fait Gwenaël Bélanger avec les objets de sa série *Chutes*. La photo choisie pour ouvrir l'expo ne manque pas de dynamisme, comme si la destruction de la porcelaine décollait d'un geste virulent. A ses côtés, *La fin d'une potiche*, œu-

vre en deux pièces de Laurent Craste, allie aussi délicatesse et violence : sa porcelaine, un vase anthropomorphe, viendrait de se pendre.

S'il y a un artiste chez nous qui revisite la porcelaine, c'est bien Laurent Craste, céramiste de formation et professeur au cégep. Avec une dizaine d'œuvres, l'expo rend justice à celui qui a connu tout un automne, présent en solo au Lab Design du Musée des beaux-arts et chez Division, la galerie qui le représente. Craste respecte et confronte en même temps le caractère sacro-saint du matériau, lui donne des formes anachroniques, l'adjoint d'outils banals et rouillés (des clous, une clé anglaise). Son travail résume en quelque sorte le titre de l'expo. De la porcelaine, noble et précieuse, à l'œuvre, irrévérencieuse et modulable.

Ils sont plusieurs à travailler de la sorte. Jeune diplômé de Concordia, Clint Neufeld moule des machines industrielles et les présente comme des objets de luxe. Basée à Lille, dans le nord de la France, Sarah Garzoni, autre jeune artiste défendue par Art mûr, définitivement des plats d'une blancheur éclatante. Céramiste de la Colombie-Britannique finaliste du prix Sobey en 2010, Brendan Tang transforme la porcelaine chinoise en machines à la fonction indéfinie.

Si ce n'était que de ces quatre artistes, l'expo donnerait l'impression de se répéter. Elle le fait déjà, remarquez, par la manière d'étaler ici et là les œuvres de Craste et de Neufeld — et d'autres. Si on évite le défilé de mini-solos, l'éparpillement donne l'impression qu'il fallait combler les trous. On étire la sauce avec cette volonté de couvrir deux étages avec une seule expo. Et on demeure dans le clip de l'objet chic.

La présentation a le bonheur de ramener des œuvres plus anciennes. Celles-ci, réalisées par Marie Côté, Anne Ramsden,

Stephen Schofield ou François Morelli, par ailleurs aucun des quatre représentés par Art mûr, prouvent que la porcelaine défigurée, ou morcelée, ou détournée, est inscrite dans le paysage depuis longtemps.

De Ramsden, par exemple, Art mûr expose une série d'images de 1999 qui évoquent avec à propos la longévité du matériau. Une longévité culturelle autant que physique. Le diptyque *Falling* montre une série d'assiettes en pièces archéologiques. Même en mille morceaux, cette vaisselle à l'iconographie européenne (*Bécasine*, *Tintin*, *Le Petit Prince*...) semble résister au temps, toujours aussi blanche, aux dessins aussi nets. Le matériau est fragile, mais indestructible. Et l'Empire occidental survit.

L'autre élément qui rompt avec la monotonie du discours des Craste et compagnie provient du travail sur le mouvement qu'observent Greg Payce, vénérable artiste de l'Alberta, et Amélie Proulx, des nouvelles générations nées au Québec. Le premier évoque, en photo ou en vidéo, la rotation propre à la fabrication d'une céramique. Mais sa solution peut paraître empêchée, notamment par l'obsession à reproduire une silhouette humaine entre deux vases.

Avec des installations cinématiques et sonores, la seconde casse l'image de fragilité tellement associée à la faïence. Mieux : avec l'œuvre *Jardin baroque*, c'est le visiteur qui pousse les fleurs en porcelaine à se cogner les unes contre les autres. De la porcelaine à l'œuvre, oui, mais aussi, comme le synthétise Amélie Proulx, de l'usage presque unique à un considérable champ de propriétés, d'images et de fonctions.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir Des œuvres tirées de l'exposition *De la porcelaine à l'œuvre*. ledevoir.com/culture/arts-visuels



http://pages.infinet.net/bussiere
jacelinebussieres@videotron.ca
(418) 831-8349

CULTURE › CINÉMA



La réalisatrice Claire Simon se dit fascinée par les existences en transit dans les gares, dont elle a d'abord fait un documentaire Web.

Claire Simon sur les quais

Dans Gare du Nord, la cinéaste s'intéresse au quotidien du lieu mythique ainsi qu'à celui de ceux qui le fréquentent

FRANÇOIS LÉVESQUE

Environ 200 millions de personnes y passent chaque année. Certains sont des habitués, d'autres ne font que passer. Sur les quais de la gare du Nord, les vies se frôlent, pressées. À la vue de tous, le meilleur camouflage qui soit en ces contrées fourmillantes, la réalisatrice française Claire Simon a épié les voyageurs des mois et des mois durant, avec en tête ce projet singulier qu'est le film *Gare du Nord*, à la fois film choral, documentaire et drame sentimental.

« Toutes ces existences en transit... C'est un lieu fascinant, explique l'auteure lors d'un entretien réalisé plus tôt cet automne dans le cadre du Festival du nouveau cinéma. J'ai d'abord réalisé un documentaire intitulé *Géographie humaine, destiné au Web, mais un volet fiction était d'office prévu. Pour le scénario, je me suis inspirée de personnes réelles rencontrées au cours de mes recherches. Tout est vrai, même si c'est de la fiction.* »

Qui dit gare dit histoire d'amour, du moins au cinéma, et celle qui propose *Gare du Nord*, évanescence comme la fumée que crachaient naguère les locomotives, fait honneur à la tradition. Ainsi une voyageuse

s'arrête-t-elle, l'air hésitant, la cinquantaine séduisante, le regard hanté. Un jeune homme l'aborde avec à la bouche quelques questions d'ordre sociologique. Il est étudiant et sa thèse porte sur l'endroit et qui le fréquente. Il en connaît à présent les moindres recoins et légendes. Ses habitants, car il y en a, n'ont plus de secret pour lui. Malgré elle, la femme est séduite, l'étudiant aussi. Autour d'eux, le temps n'a pas le temps de s'arrêter, car la gare du Nord n'attend pas.

De vrais acteurs...

Nicole Garcia interprète Mathilde, cette passagère mystérieuse. L'actrice n'en est pas à un train près, elle qui l'a déjà pris, en mère perturbée, dans *Betty Fisher et autres histoires*, de Claude Miller. « J'ai écrit le personnage spécifiquement pour elle, confirme Claire Simon. Elle possède un talent inouï, bien sûr, mais elle a aussi cette vérité, très rare. Une fois qu'elle s'est engagée, elle s'est glissée dans la peau du personnage avec un mélange inspirant de grâce et de rigueur. Dans le film, Mathilde porte une perruque à cause de traitements de chimiothérapie. Ça aurait été facile pour Nicole de ne la porter que pour une seule scène, lorsqu'on révèle l'artifice, mais elle a tenu à la porter pendant

tout le tournage. Elle était Mathilde, tout simplement. »

Reda Kateb joue pour sa part Ismaël, cet amant ferroviaire plus jeune. On l'a découvert, repoussant, en petit trafiquant pornophile dans *Un prophète*. Sa mine patibulaire ne le destinait pas aux rôles romantiques. Ici, elle fait pourtant merveille.

Robert-François Damiens (*La délicatesse*), en père qui cherche sa fille fugueuse, et Monia Chokri (*Les amours imaginaires*), en femme d'affaires fatiguée, leur donnent la réplique avec un naturel idoine.

... et des acteurs vrais

Et il y a ces marchands, avec leurs étals et leurs kiosques, et ces employés, aux guichets, à l'entretien... « Pour les rôles secondaires, on a procédé à un "casting sauvage" dans la gare et ses abords. Là encore, je voulais des gueules vraies. » Etonnamment, ce souci d'authenticité tout documentaire dans l'approche cède parfois la place à des moments presque oniriques. Désertée la nuit, la gare du Nord n'est plus que spectres et bruissements.

La remarque fait sourire Claire Simon. « Ça aussi, c'est vrai. La gare est vivante, même après le départ du dernier train. » Mais dès l'aube, c'est

la faune du jour qui reprend ses droits. Telle une nuée humaine, elle se déplace et s'immobilise en masse, puis se sépare au gré des destinations, au gré des voies. Et Mathilde et Ismaël, inélectablement, de prendre chacun la leur puisque, même si c'est vrai, ça reste du cinéma.

Gare du Nord prend l'affiche le 22 novembre.

Le Devoir

À mort l'Église!

AU NOM DU FILS

Réalisation: Vincent Lannoo.
Scénario: Albert Charles, Vincent Lannoo et Philippe Falardeau. Avec Astrid Whettnall, Philippe Nahon, Achille Ridolfi, Zacharie Chasseriaud, Lionel Bourguet, Jacky Nercessian. Musique: Michélio Bisceglia. 80 minutes.

ODILE TREMBLAY

Rôle de film, qui enfonce les portes ouvertes avec une déroutante vigueur. Le Québécois Philippe Falardeau a participé au scénario de cette production franco-belge qui ne fait pas dans la dentelle. Cette charge de cavalerie anticléricale, décollée de son époque — on n'est plus au temps du *Viridiana* de Buñuel —, démolit le clergé à cœur joie.

Pamphlet anarchiste qui scandalisera les bigots et laissera les autres songeurs, *Au nom du fils* n'a pas retenu sa main, mais tant qu'à cogner, d'autres cibles plus pertinentes aujourd'hui auraient fait l'affaire.

Au départ, une punaise de sacristie (Astrid Whettnall, parfaite) mariée, mère de famille, anime une émission religieuse à la radio et un vicair surnois s'invite à domicile. La dame ignore que son mari et son fils aîné s'entraînent au sein d'inquiétantes milices catho en croisade contre l'islam. Ça tourne mal. Mort du papa en arrangeant son arme, suicide du fils las de se faire tripoter par le vicair.

Changement de cap, la mère entre en vengeance contre un clergé vicieux et corrompu.

Beaucoup d'hémoglobine sera versée. Le film, comiquement pétri de clichés, est essentiellement symbolique et sans doute faut-il le voir

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Le réalisateur Vincent Lannoo

comme une mise en accusation de toutes les tyrannies; la pédophilie étant ici au centre du Mal.

Par son jusqu'au-boutisme, *Au nom du fils* déverse une énergie, et certaines scènes — celles de l'entraînement paramilitaire, de la mort du fils et de quelques meurtres bien gratifiés (surtout celui de l'évêque) — sont puissantes, mais la première moitié s'éternise. Les émissions de prêchi-prêcha se répètent.

Le meilleur du film réside dans ses scènes de vengeance, poussées jusqu'à une fureur absurde tarantinienne à la *Kill Bill*, mais sans l'unité de style.

Astrid Whettnall est sensationnelle en bras de la justice immonente, atout capital. On se demande quand même pourquoi s'acharner aussi fort sur une Église désertée. Le dosage d'humour, de mauvais goût, de réalisme, de blasphème et de folie pure n'est pas au point à travers cette mise en scène qui joue de plusieurs tons. D'où le malaise...

Le Devoir

La guerre à douze ans

LA VOLEUSE DE LIVRES (THE BOOK THIEF)

Réalisation: Brian Percival.
Scénario: Michael Petroni d'après le roman de Markus Zusak. Avec Sophie Nélisse, Geoffrey Rush, Emily Watson, Ben Schnetzer. Photo: Florian Ballhaus. Montage: John Wilson. Musique: John Williams. États-Unis, 2013, 131 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Allemagne, 1939. Liesel, 12 ans, vient d'être adoptée par Hans et Rosa, lui papa gâteau, elle maman biscuit sec. L'acclimatation ne se fait pas sans heurt, mais chacun y met du sien. Découvrant que Liesel ne sait pas lire, Hans entreprend de le lui enseigner; tendre complicité. Mais la guerre couve et bientôt on brûle les livres sur la grand-place du village. Refusant de s'arrêter en si bon chemin, Liesel lit en cachette. Rapidement, elle devient suffisamment bonne pour faire la lecture au jeune homme juif que ses nouveaux parents cachent dans la cave...

Tiré du roman à succès du même nom, *La voleuse de livres* propose un récit d'apprentissage classique sur fond d'Holocauste, sujet grave s'il en est, mais traité avec la retenue attendue d'une œuvre destinée à un jeune public. Un jeune public que l'on tente d'éveiller au pouvoir salvateur des livres



Tiré du roman du même nom, *La voleuse de livres* raconte l'histoire de Liesel qui apprend à lire sur fond d'Holocauste.

(comme *L'histoire sans fin* le fit en son temps). Un beau message, on en conviendra.

Ironiquement, toutefois, on a souvent l'impression d'être en présence de l'adaptation d'une pièce de théâtre, et non d'un roman. Un transfuge de la série télévisée *Downton Abbey*, le réalisateur Brian Percival, signe en effet une mise en scène des plus confinées. Certes, c'est en partie de circonstance, mais la grammaire cinématographique utilisée n'en trahit pas moins une vision artistique limitée.

Sur le plan du scénario, ça coïncide aussi. Passons outre l'épouvantable narration débitée par la Mort en personne, un procédé artificiel hérité du

roman. Le problème se situe davantage du côté de l'intrigue dépourvue de surprise.

Dans les circonstances, les acteurs s'en tirent avec les honneurs, surtout Emily Watson, qui parvient à insuffler d'innies nuances émotionnelles au cliché de la marâtre au bon fond (un décalage de la Marilla Cuthbert d'*Anne la maison aux pignons verts*). Face à cette dernière et à Geoffrey Rush, deux grandes pointures, la Québécoise Sophie Nélisse paraît tout à fait à sa place. Il ne fait aucun doute que ce rôle-là, pour limité et consensuel que soit le film, lui en assurera d'autres à Hollywood.

Le Devoir

BILLETS EN VENTE MAINTENANT!

MONTRÉAL EN LUMIÈRE en collaboration avec Bell

20 FÉVRIER AU 2 MARS 2014

BARBARA HENDRICKS SOPRANO et LOVE DERWINGER PIANO ROMANTISME, IMPRESSIONNISME ET CABARET BRAHMS-FAURÉ-BARBER-SCHÖNBERG-WEILL

21 février - 20 h MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

JOSHUA BELL, VIOLON FREDERIC CHIU, PIANO

25 février - 20 h MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

JULIETTE GRÉCO CHANTE BREL

1^{er} mars - 19 h 30 SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA

KATIA et MARIELLE LABÉQUE WEST SIDE STORY+ avec la participation de RAPHAËL SEQUINIER ET GONZALO GRAU

22 février - 20 h MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

MICHEL RIVARD ET LE FLYBIN BAND ROI DE RIEN

20 février - 20 h THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA

Coup de chapeau à HAÏTI

DANY LAFERRIÈRE HAÏTI: UN PAYS QUI VIT D'ART ET D'EAU FRAÎCHE

20 février - 20 h THÉÂTRE DU GESU

1\$ par billet vendu sera remis à la fondation KANPE

BOUKMAN EKSPERYANS

21 février - 20 h L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN

1\$ par billet vendu sera remis à la fondation KANPE

KANAVAL KANPE 2014

22 février - 19 h SOCIÉTÉ DES ARTS TECHNOLOGIQUES (SAT)

Les profits du KANAVAL seront versés à la fondation KANPE

ÉVÈNEMENT SPÉCIAL LE GRAND REPAS ET SPECTACLE LOUISIANAIS

ZACHARY RICHARD avec PATRICK MOULD en cuisine

23 février Souper, 18 h 30 Spectacle, 20 h 30

BALMORAL et L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN

BILLETS SOCIÉTÉ DES ARTS TECHNOLOGIQUES (SAT) 514 842-2112 1 866 842-2112 laplacedesarts.com MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL 514 842-2112 1 866 842-2112 laplacedesarts.com

Info-Lumière 514 288-9955 1 85 LUMIÈRES montrealenlumiere.com

PLACEMENTS: SAO, laif, AIRFRANCE, CASINO, Financière Sun Life, CBC, Radio-Canada, DÉTARTELS, PDA, 98.5 FM, CROISÉE, CISM, CMI, W, TP, Canada, Montréal, Québec

CULTURE CINÉMA

La fin d'un monde

LE DÉMANTÈLEMENT

Réalisation et scénario : Sébastien Pilote. Avec Gabriel Arcand, Gilles Renaud, Lucie Laurier, Johanne-Marie Tremblay, Sophie Desmarais, Dominique Leduc. Image : Michel La Veaux. Montage : Stéphane Lafleur. Musique : Serge Nakasshi-Pelletier. Québec, 2013, 111 minutes.

ODILE TREMBLAY

Suivre Sébastien Pilote, c'est tenir le fil d'une œuvre cohérente et pourtant attentive à la découverte, s'enfoncer dans une région, le Saguenay-Lac-Saint-Jean, sans cesse revisitée par le cinéaste du court métrage *Dust Bowl! Ha! Ha!* et du *Vendeur*. C'est aussi pénétrer une conscience penchée sur le sort ingrat des campagnes et des petites villes, en lente agonie. Le tout servi par son grand talent de scénariste, de réalisateur et de directeur d'acteurs (on se rappelle à quel point Gilbert Sicotte avait donné le meilleur de lui-même dans *Le vendeur*).

Gabriel Arcand obtient à son tour un grand rôle dans *Le démantèlement*, film beaucoup plus contemplatif que les œuvres précédentes de Pilote. Cette fable, proche du *Père Goriot* de Balzac, auquel le cinéaste se réfère, se rapproche thématiquement de l'univers de Bernard Émond, avec des considérations morales ouvrant sur le don de soi et le sacrifice. Le tout au milieu des images magnifiquement cuirées de Michel La Veaux, qui capture les paysages automnaux sur les champs à la tombée du jour, comme la maison, la ferme, son horizon, dans ce beau film mélancolique, dont Stéphane Lafleur a assuré le fluide montage.

Le cinéaste considère *Le démantèlement* comme un western de l'Est, et l'univers de John Ford n'est pas loin. Quant à la musique inspirée de Serge Nakasshi-Pelletier, tout en cordes, elle accentue cette proximité avec le western, encore qu'ici les moutons aient remplacé les bovins. On est au Québec, après tout...

Au début, l'approche semble quasi documentaire, avec ce fermier Gaby (Gabriel Arcand) qui élève des agneaux. Les gestes du quotidien de la ferme



Gabriel Arcand, en fermier qui élève des agneaux, a un jeu criant de vérité.

imposent lentement leur rythme. Les nuages, les couchers de soleil en ont long à dire. Le film est tourné en 35 mm, autre matière en perdition.

Sa fille Marie (Lucie Laurier) vient rendre visite au père avec ses deux enfants. Elle a besoin d'argent, une grosse somme pour soutenir

Cette fable, proche du *Père Goriot* de Balzac, auquel le cinéaste se réfère, se rapproche thématiquement de l'univers de Bernard Émond

son train de vie après avoir laissé son époux. Gaby, fou de sa ferme, se décide à tout vendre, et la mécanique de la liquidation se met en branle. Le fermier est peu loquace, mais ses yeux parlent, son demi-sourire, son humour pince-sans-rire, et parfois une douleur sourde éclatant en silence, sur l'épaule de sa fille. Il est souvent capté en gros plans fixes. S'il trichait un quart de seconde, la vérité

du film s'envolerait. Il ne triche pas. Le grand compagnon des bons et mauvais jours est un chien doux et magnifique, qui nous vaudra en fin de parcours des scènes de séparation poignantes.

En tendresse inquiète, le beau personnage de Gilles Renaud (exceptionnel) dans la peau du comptable ami fidèle, qui exhorte Gaby à conserver sa ferme mais ne le laissera jamais tomber quoi qu'il fasse. Ce qui nous vaut des dialogues à la fois loufoques et douloureux, comme avec l'ex-épouse de Gaby (Johanne-Marie Tremblay) qui s'enfuit devant les propositions de la 25^e heure de son ancien mari.

La beauté des paysages ne contraste pas avec le drame qui se joue. La saison des couleurs fauves se colle à ce drame à la fois personnel et collectif, car tout autour de Gaby les paysans vendent leurs terres. Un premier en-

can grouillant montre ce crépuscule d'un mode de vie qui ne peut résister à l'offensive des grandes entreprises agricoles. L'encanteur est véritable, les fermiers des alentours sont mis à contribution.

On aurait préféré davantage de scènes avec Marie, trop enfermée dans son égoïsme. Ce père qu'elle néglige se dévouera pour elle, sans le lui annoncer, mais on ne lui offre guère de scènes rédemptrices.

Sophie Desmarais en Frédérique, la seconde fille, comédienne à la ville, au départ absente, revient pour l'hallali, c'est-à-dire l'encan de Gaby, la fin d'un monde, celui de la ferme ancestrale. Lumineuse le temps d'un soupir, mais présente. Ce qui préfigure peut-être un avenir possible pour l'homme et ses filles. Difficile d'y croire. Son dépouillement à des accents mystiques. S'il profitera à Gaby, ce sera en des dimensions parallèles, intangibles. Il n'est plus de la terre, déjà.

Le Devoir

Ken Scott, deux fois papa de David Wozniak

«*Delivery Man* a été pour moi une porte sur l'Amérique», raconte le cinéaste

ODILE TREMBLAY

Décidément, Hollywood n'en finit plus d'ouvrir ses bras aux cinéastes québécois. Mais rares sont ceux qui, comme Ken Scott, réalisent un *remake* de leur propre film. Coup double aussi pour le producteur André Rouleau, de nouveau à sa barre. *Delivery Man*, le *Starbuck* américain, prendra l'affiche vendredi prochain, au cours du congé de Thanksgiving, qui fait le plein de spectateurs aux États-Unis.

On parle d'une sortie d'envergure à travers tout le territoire. Vince Vaughn (*Into the Wild*, *The Break-Up*) tient le rôle de David Wozniak, jadis dévolu à Patrick Huard. Et Ken Scott se dit ravi de sa distribution. Chris Pratt joue l'ami avocat et Cobie Smulders, la copine du héros. Un seul acteur a participé aux deux films: Sébastien René, en rejeton handicapé de Wozniak, rôle d'ailleurs muet.

Sortie en juillet 2011, la comédie *Starbuck* de Ken Scott, dont il avait écrit le scénario avec Martin Petit, avait remporté un franc succès au Québec et à l'étranger. Sélectionné au Festival de Toronto, le film avait été vu par plusieurs délégués des studios. Et les offres de *remakes* se faisaient nombreuses pour cette histoire de donneur de sperme qui se retrouve géniteur de 533 enfants, désireux de le rencontrer. Deux adaptations de *Starbuck* existent déjà: *Vicky Donor* de Shoojit Sircar, production de Bollywood, et *Fonzy* de la Française Isabelle Sobaval.

«*Nous étions courtisés pour un remake américain*, explique Ken Scott, *mais on voulait que Starbuck fasse sa carrière au Québec, au Canada et à travers le monde* [il a été vendu dans 25 pays] *avant sa version américaine*. Comme on tenait à faire le film nous-mêmes. Si souvent, il a été question de projets de *remakes* qui sont tombés à l'eau. Je trouvais important de m'entourer de partenaires qui croyaient vraiment au projet.» Une réu-

nion avec les gens de DreamWorks, Steven Spielberg et compagnie, qui allaient porter avec eux *Delivery Man*, fut déterminante.

Quand on parle du fameux *final cut*, droit de montage final, rarement obtenu aux États-Unis, Ken Scott précise que la question ne s'est pas posée avec l'équipe de Spielberg. «*Ils sont «directors friendly».*»

On se souvient que Ken Scott, pour diriger *Delivery Man*, avait dû abandonner la barre d'un autre *remake*, celui de *La grande séduction* dont il avait signé le scénario original, soulevant un conflit avec le producteur Roger Frappier de Max Films. «*Mais The Grand Seduction devait être tourné un an plus tôt. J'ai eu par la suite un conflit d'horaire*», répond-il.

Québécois élevé dans les deux langues (anglophone à la base), humoriste et scénariste, il dit adorer la comédie. «*Je voulais raconter l'histoire de Starbuck de la même façon en anglais, sans traduire le scénario*. Les gens s'imaginent que réaliser un *remake* est plus facile que de faire un film original. Le croire est un piège. Tout est à faire. Il faut traiter la production comme un nouveau film, sans la compagnie des studios. Quoique, finalement, on se soit retrouvés avec un film d'une structure semblable à celle de *Starbuck*.»

Si *Delivery Man* semble nappé de plus de musique que la version québécoise, le réalisateur affirme ne pas l'avoir fait consciemment dans le but de plaire au public américain.

Ken Scott n'en a pas fini avec Hollywood. Il tourne *Business Trip américain*, avec Vince Vaughn et Dave Franco, une comédie sur un voyage d'affaires qui tourne mal. C'est d'ailleurs Vince Vaughn, ravi de sa collaboration avec Scott sur *Delivery Man*, qui a suggéré le nom du cinéaste québécois pour prendre la barre de ce film. «*Alors oui, Delivery Man a été pour moi une porte sur l'Amérique*», constate Ken Scott.

Le Devoir

Chicanes sous le sapin

THE BEST MAN HOLIDAY

Réalisation et scénario: Malcolm D. Lee. Avec Morris Chestnut, Taye Diggs, Regina Hall, Terrence Howard, Sanaa Lathan. Image: Greg Gardiner. Montage: Paul Millsbaugh. États-Unis, 2013, 123 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Même ceux qui avaient aimé *The Best Man* avaient sûrement oublié depuis un bon moment cette comédie à succès de Malcolm D. Lee, pas mal moins vindicatif que son cousin Spike Lee. Quatorze ans plus tard, il renoue avec les personnages de cette frange universitaire, et très prospère, du milieu afro-américain, lui qui avait jadis donné le ton à ce type de films pour une clientèle longtemps marginalisée par Hollywood.

Le titre de cette suite donne une excellente idée des ambitions de son auteur: pareil au premier, mais avec la touche dite magique des Fêtes... En effet, *The Best Man Holiday* provoque une nouvelle rencontre avec les amis d'antan, certains toujours en contact tandis que d'autres nourrissent de vieilles rancunes, sans compter les rivalités amoureuses, un ingrédient essentiel à tout bon soap-opéra. Car il s'agit bien de cela, huis clos luxueux dans une indécente *monster house*, celle d'un footballeur au seuil de la retraite (Morris Chestnut, *The Rock* en plus subtil), guère convaincu par l'idée de son épouse (Monica Calhoun, l'élégance qui domine la distribution féminine) de jouer

la carte de la nostalgie amicale. Or, c'est Noël...

Harper (Taye Diggs, une fragilité un peu feinte), un écrivain jadis à succès et maintenant sur la brèche alors qu'il sera bientôt papa, n'est pas plus enthousiaste de retrouver les copains, les vrais comme les faux. Il pourrait par contre convaincre cette étoile sportive de se confier pour une biographie qui rapporterait gros. Pari difficile puisque les deux hommes sont depuis longtemps en conflit, ce qui provoque quelques étincelles pendant ces retrouvailles. Elles s'annoncent d'ailleurs agitées, faisant resurgir des anecdotes sexuelles croustillantes et des comparaisons peu flatteuses sur le plan professionnel.

Ce sont quelques-uns des



Les acteurs Morris Chestnut et Monica Calhoun jouent un riche couple.

éléments d'une intrigue aussi chargée qu'un arbre de Noël dans une famille de nouveaux riches, croulant sous les incidents cocasses ou tragiques,

avec bien sûr la maladie comme ingrédient tire-larmes essentiel au film du temps des Fêtes... Chaque personnage porte en lui tant d'ambitions, de désirs secrets et d'énergie que le cinéaste multiplie les finales grandiloquentes pour refermer tous les tiroirs d'un récit étalé pour tant sur quelques jours.

Sur le mode «on rit, on pleure, la vie est si belle», *The Best Man Holiday* affiche aussi une propension ostentatoire pour la vulgarité, verbale autant que physique (quand deux rivaux se crèpent le chignon, le temps est suspendu). Cela ajoute à ce buffet d'émotions contradictoires, bien décrit par un personnage secondaire: «*It's just like a TV show.*» Quand ça provient de la plume même du cinéaste-scénariste, on peut le croire sur parole.

Collaborateur
Le Devoir



Pour le remake de *Starbuck*, tourné aux États-Unis, le réalisateur Ken Scott voulait s'entourer d'une équipe croyant au projet.

INTERDIT AUX ECCLÉSIASTIQUES

UNE COMÉDIE DÉFOULATOIRE

«...UNE CHARGE ANTICLÉRICALE FÉROCE ET BOULEVERSAUTE. COÉCRITE AVEC PHILIPPE FALARDEAU.»

«...UNE JOUISSIVE COMÉDIE INTELLIGENTE EN FORME DE CONTE CRUEL QUI SUSCITE AUTANT LE RIRE QUE LA RÉFLEXION.»

ZACHARIE CHASSERIAUD ASTRID WHETTINALL PHILIPPE NAHON

AU NOM DU FILS

SCÉNARIO ET DIALOGUES VINCENT LANNOO ET PHILIPPE FALARDEAU

13 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

BEAUBIEN LE CLAP SHERBROOKE

EXCENTRIS

FESTIVAL DE CANNES PRIX DE LA MISE EN SCÈNE CANNES 2013

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA 42 LOUVE D'OR 2013

HELI

AMAT ESCALANTE - 105 MIN., V.O. ESPAGNOLE S.-T.F.

ET AUSSI À L'AFFICHE:

LA VIE D'ADÈLE - CHAPITRE 1 ET 2 (BLUE IS THE WARMEST COLOR) 16+

ABDELLATIF KECHICHE

L'INCONNU DU LAC 18+

ALAIN GUIRAUDIE

THE BROKEN CIRCLE BREAKDOWN (ALABAMA MONROE) 16+

FELIX VAN GROENINGEN

CINÉ-KID PRÉSENTE:

LES NOUVELLES AVENTURES DE CAPELITO

DIMANCHE 17 NOVEMBRE À 11H

soupesoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPE À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM